

het ondraaglijk beseft
la notion insupportable



f o n d s s u z a n d a n i e l

n u m m e r / n u m é r o 2 5 - d e c e m b e r / d é c e m b r e 2 0 1 9

colofon



'het ondraaglijk besef' is de jaarlijkse nieuwsbrief van het 'la notion insupportable' est la lettre d'information annuelle du

fonds **suzan daniel**

holebi en trans* archief en documentatiecentrum
archives et centre de documentation LGBT*

p/a H. Frère-Orbanlaan 510 B-9000 Gent / Gand

info@fondssuzandaniel.be / www.fondssuzandaniel.be

+32(0)9-223.58.79

Omslagillustratie:

Fonny, eerste helft van de jaren '60. (Collectie Fonny Colman)

Druk: Sint-Joris, Oostakker.

Vorm: Hilde De Bock.

Verantwoordelijke uitgever:

Omar Van Hoeylandt, Sint-Antoniusskaai 14G, 9000 Gent

Met medewerking van Mick De Meyer en Marc Van Overmeiren.

Het Fonds Suzan Daniel vzw verwerkt uw persoonsgegevens uitsluitend om u te informeren omtrent haar werking. Wanneer u niet wenst dat wij u aanschrijven om u op de hoogte te houden, volstaat het ons dit te melden. Adressen worden onder geen beding doorgegeven. De privacywetgeving kent u een recht van mededeling en verbetering toe. Daartoe volstaat het contact op te nemen met het Fonds.

Het Fonds Suzan Daniel werkt samen met Amsab vzw (Instituut voor Sociale Geschiedenis), KADOC-KU Leuven (Documentatie- en Onderzoekscenrum voor Religie, Cultuur en Samenleving) en AVG vzw (Archiefcentrum voor Vrouwengeschiedenis) en heeft de steun van Liberas vzw en het ADVN vzw (Archief en Documentatiecentrum van het Vlaams-Nationalisme).

lidgeld / cotisation 12,50 EUR

steunend lid vanaf / membre de soutien à partir de 50,00 EUR

rekeningnummer / numéro de compte 068-2150156-81

IBAN: BE36 0682 1501 5681 - BIC: GKCCBEBB

leden ontvangen gratis de nieuwsbrief

les membres reçoivent gratuitement la lettre d'information

f o n d s s u z a n d a n i e l

Vanuit de vaststelling dat er al veel verloren is gegaan en bekommerd om wat dreigt te verdwijnen, kwamen eind 1995 drie mannen en drie vrouwen samen.

Na een grondige voorbereiding werd op 8 mei 1996 de vzw Fonds Suzan Daniel, holebi en trans* archief en documentatiecentrum, opgericht.

Deze pluralistische vereniging wil alle informatiedragers uit het holebi en transgender verleden en heden, evenals die met betrekking tot de strijd tegen hiv/aids, verzamelen, ordenen, inventariseren en ter beschikking stellen van geïnteresseerden. Daarnaast plant het Fonds ook allerlei activiteiten rond dit materiaal: inrichten van tentoonstellingen, studie- en vormingscycli, publiceren van studies, documenten, enz.

Om dit alles professioneel te verwezenlijken wordt in de praktijk samengewerkt met erkende archiefinstellingen. Ook zij achten dit thema belangrijk en willen zich inzetten om er een extra aandachtspunt van te maken.

Ayant constaté que beaucoup de documents se sont perdus déjà et soucieux de ce qui risque de disparaître, trois hommes et trois femmes se réunirent fin 1995. Le 8 mai 1996 l'asbl Fonds Suzan Daniel, archives et centre de documentation LGBT, fut fondé après de profonds travaux préparatoires.*

Cette association pluraliste se propose de rassembler, de ranger, d'inventorier tous les documents et sources d'information concernant l'homosexualité, le lesbianisme, la bisexualité, les questions transgenres, le vih/sida... et de les mettre à la disposition du public intéressé.

Le Fonds prévoit aussi l'organisation d'activités diverses autour de ces matériaux: des expositions, des cycles d'études et de formation, la publication des études, des documents, etc.

La coopération dans la pratique avec des Archives reconnues doit garantir une réalisation professionnelle de tous ces projets.

the international tribunal on crimes against women

tribunal international
des crimes contre les
femmes - à Bruxelles -
du 4 au 8 mars 1976

Le Tribunal International des Crimes contre les Femmes de Bruxelles constitue le tout premier événement historique d'une rencontre mondiale de grande ampleur rassemblant des féministes et lesbiennes de tous les continents. L'ampleur était telle qu'elle demandera plusieurs années de préparation, avec des comités répartis partout dans le monde.

p r é p a r a t i o n s

En août 1974 un camp féministe international a lieu à Femö au Danemark. Cette petite île située à quelques heures de bateau de Copenhague, est l'endroit idyllique choisi depuis quelques années par un collectif de féministes danoises, les Redstockings, pour organiser un camp de femmes. Chaque été, celui-ci s'étend sur une durée de trois mois.

À l'annonce par les Nations Unies de réaliser en 1975 une Journée de la Femme, leur objectif est d'organiser une rencontre qui ne soit pas de la "poudre aux yeux". Elles voient dans cette journée officielle, "un geste hypocrite et symbolique servant à masquer le fait que tous les gouvernements aux Nations Unies sont dominés par les hommes et qu'ils perpétuent des lois qui sanctionnent des crimes contre les femmes ou même constituent des crimes contre les femmes."(1)

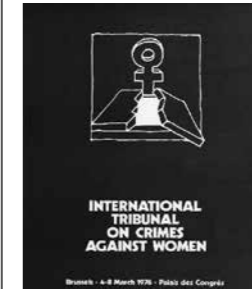
Le camp va donc impulser, en novembre de la même année 1974, un important Congrès féministe international à Francfort, pour étudier stratégiquement la manière de se démarquer de l'événement prévu par les instances officielles en 1975. Six cents féministes – une quantité qui est énorme pour l'époque – vont au Congrès décider de créer une rencontre autonome, différée dans le temps, qui sera explicitement un Tribunal International des Crimes contre les Femmes. Et il se fera à Bruxelles.

Lors du Congrès il est décidé qu'un des panels portera explicitement sur "le lesbianisme politique". Par ailleurs, dans la foulée, de nombreuses participantes décident de lancer ce qui se révélera être une première européenne, un "Front Lesbien International".

Quelques mois plus tard, en mars 1975, la première assemblée générale du Front se tient à Amsterdam. Cinq cents lesbiennes vont y participer, dont des danoises, hollandaises, allemandes, américaines, australiennes et françaises.

u n l i e u s t r a t é g i q u e
d a n s l ' e s p a c e m o n d i a l

Le Tribunal International des Crimes contre les Femmes se tiendra, quant à lui, à Bruxelles, du 4 au 8 mars 1976, au Palais des Congrès, en plein cœur de la capitale. Cet endroit stratégique, à deux pas de la



Affiche du tribunal. (Collection Carhif)

Grand Place et à proximité immédiate de la Gare Centrale, est octroyé grâce à une des rares femmes ministres que connaissait la Belgique, Mme De Backer, comme l'indique solennellement le journal Le Soir dans un article du 4 mars 1976.(2)

La géo-localisation de l'événement mondial à Bruxelles est judicieux. Bruxelles constituait encore toujours alors, et ce depuis la fin du XIXe siècle, l'espace du globe, une capitale de surcroît, qui était le plus accessible. En particulier pour des femmes aux moyens limités qui devaient venir de toute l'Europe et du monde entier.

q u i

Dans cet article, Le Soir précise d'emblée le caractère collectiviste et autonome de la rencontre, organisée et constituée par un panel très large de femmes venant de tous horizons: "Plusieurs féministes célèbres – Simone de Beauvoir, Gisèle Halimi, Benoîte Groult, Diana Russel (sic) – ont apporté leur soutien à cette initiative qui n'émane ni des Nations Unies, ni des gouvernements mais de femmes ou de mouvements féministes des divers pays."

Quarante pays sont représentés par des délégations. Deux mille femmes, et parmi elles des centaines de lesbiennes, participent à la rencontre. Cette quantité tout à fait exceptionnelle historiquement reste encore actuellement difficile à atteindre, un demi siècle plus tard. Parmi les pays l'on trouve l'Afrique du Sud, l'Allemagne, l'Australie, l'Autriche, la Belgique, le Canada, l'Egypte, l'Espagne, les Etats-Unis, le Danemark, la France, la Grande-Bretagne, la Grèce, les Pays-Bas, l'Inde, l'Irlande, l'Islande, Israël, le Japon, le Luxembourg, le Mexique, la Norvège, le Portugal, Porto Rico, la Suède, la Suisse.

D'emblée aussi, et ce propos est relayé et expliqué dans la presse, le choix est fait d'une présence limitée des hommes aux seules séances d'ouverture et de clôture du Tribunal. Ce fait unique de media qui prennent le relais et ce faisant entérinent les choix extraordinaires des organisatrices mérite d'être souligné. Les justificatifs relayés dans la presse sont que "certains témoignages porteront sur des sujets délicats. La présence des hommes pourrait, estiment-elles, freiner l'intervention de femmes qui n'ont pas l'habitude de parler en public."(3)

l e s o b j e c t i f s d u t r i b u n a l

L'objectif des organisatrices est de faire un inventaire des crimes commis contre les femmes à travers le monde, mais aussi de toutes les discriminations vécues du fait d'être une femme. Le tribunal se veut aussi "de les dénoncer", et "d'analyser les causes de cette situation, les moyens d'en venir à bout et de favoriser une prise de conscience et une solidarité féministe internationale".

La prise de position de la journaliste du journal *Le Soir* de ne pas tourner autour du pot, et d'indiquer clairement les termes politiques "féministes" et "solidarité" tranche pourtant réellement avec ce que la société civile et les mouvances féministes et lesbiennes belges en place ne parviendront pourtant pas à faire. Hormis bien sûr l'équipe qui constitue le comité d'organisation pour la Belgique.

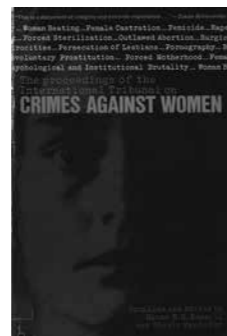


u n a c t e m a n q u é d u
m o u v e m e n t f é m i n i s t e
b e l g e e t d e s r a r e s
g r o u p u s c u l e s l e s b i e n s
e x i s t a n t a l o r s - e n
t o t a l e d i s s o n a n c e
p a r r a p p o r t à l a
c o u v e r t u r e d u t r i b u n a l
q u i e s t f a i t e d a n s l e s
m e d i a s b e l g e s o u à
l ' é t r a n g e r

Le Tribunal tenu à Bruxelles donnera une aura féministe et lesbienne quelque peu imméritée pour Bruxelles. Du moins si l'on pense qu'elle est due à un mouvement féministe ou lesbien belge. Le comité belge d'organisation du Tribunal est constitué de féministes anglophones actives dans le WOE (Women Organization for Equality) et résidant en Belgique, ainsi que de rares lesbiennes belges qui fréquentent l'association. Il s'agit pour la plupart d'expatriées dont les maris travaillent en Belgique, ou de femmes et de lesbiennes étrangères qui travaillent aux institutions européennes, et de quelques belges qui ont une amante 'ex-pat'. C'est Lydia Horton-Wells, une des fondatrices américaines du WOE et co-organisatrice de la rencontre mondiale, qui fera une introduction très précise et engagée du compte-rendu du Tribunal dans la revue féministe belge *Les Cahiers du Griff* de décembre 1976, malgré que la revue elle-même n'ait pas jugé opportun d'aller au Tribunal. L'organisatrice belge Nicole Van de Ven s'investira à fond dans le comité

et rédigera le reste du rapport, constitué principalement de témoignages qu'elle traduit et présente. Et c'est elle qui co-éditera avec D. Russell le volumineux rapport du Tribunal de près de 300 pages qui paraîtra en Anglais. C'est elle aussi qui en assurera la traduction française. Une maison d'édition féministe hollandaise De Bonte Was publiera la version néerlandaise des actes.⁽⁴⁾

Ce que Lydia Horton écrira à propos des lesbiennes en conclusion à l'introduction de ce premier rapport belge exprime l'extraordinaire ambiance et solidarité tout au long du Tribunal: "Un nombre impressionnant de lesbiennes démontrèrent leur courage en manifestant publiquement. Elles projettent un réseau lesbien international. Les participantes au Tribunal furent électrisées par leurs arguments et leur bravoure." Une description qui est tout à fait à l'opposé des réalités belges, à l'extérieur et aussi à l'intérieur des mouvances féministes et homosexuelles. Rappelons un contexte belge où le statut des femmes est déplorable. Elles sont



toujours considérées comme 'mineures' juridiquement par rapport aux hommes. Ainsi il faut attendre 1976, l'année de la tenue du Tribunal, pour que les femmes mariées, par exemple, puissent ouvrir un compte bancaire sans l'autorisation de leur mari.

La filiosité de prise de position des féministes et groupuscules lesbiens belges détonne ainsi. Et pourtant elle est caractéristique d'un mouvement de femmes belges qui se révèle être depuis toujours un mouvement qui se veut respectable, et qui est et restera toujours beaucoup plus modéré que les tendances féministes plus engagées ou radicales que l'on retrouve largement à l'étranger, en Europe et aux Etats-Unis.

Les féministes des Cahiers du Griff ne jugeront pas opportun de se rendre au Tribunal. De même les lesbiennes plus politisées, principalement actives dans la Maison des femmes (Rue Blanche) où siège également le WOE, et qui se définissent comme des 'homosexuelles révolutionnaires' n'intégreront pas non plus ce grand rassemblement international, ne le considérant pas non plus comme une priorité dans leur agenda.

Un entrefilet des Cahiers du Griff de juin 1976, écrit par Jacqueline Aubenas, donne des motifs surprenants qui ressemblent plus à une auto-justification qu'à une prise de position politique. "L'idée même d'un tribunal, axé principalement sur la dénonciation plutôt que sur l'action théorique ou pratique, ne nous paraissait pas devoir requérir par priorité nos énergies." Les propos donnés sont de surcroît sans aucun fondement. Elles jugent "l'objectif trop 'doloriste', absence de perspective politique, mode de fonctionnement trop hiérarchisé, etc."⁽⁵⁾ Contredisant pourtant ainsi un communiqué qu'elles faisaient à peine quelques mois auparavant: "(...) il est clair que nous ne voyons pas

en ce tribunal la fin, mais plutôt un commencement, et que ce n'est pas seulement une prise de conscience, mais un point de départ pour beaucoup d'actions dans le cadre de notre lutte pour abolir les crimes contre les femmes partout dans le monde."⁽⁶⁾

Et effectivement leur retrait est en complète dissonance avec le caractère tout à fait innovant et politique de cette rencontre mondiale unique.

En Suisse, peu de temps après le Tribunal, des femmes écrivent le 8 avril 1976: "Est-ce le début d'une Internationale du féminisme radical? À coup sûr, l'événement a fait du bruit, redoublé par l'interdiction d'emblée, aux hommes, journalistes inclus, d'assister aux séances du tribunal, puis, dès le second jour, par la suppression de toute conférence de presse 'pour laisser aux sœurs journalistes toutes leurs chances'... Mais les propositions, acceptées par acclamation, d'un groupe de travail 'Outcome of the tribunal' ont fait l'objet d'une conférence de presse très suivie, à l'International Press Club. Y ont été annoncées d'autres actions sous forme de 'tribunal', jugeant cette fois, non plus en vrac, dans le vague, mais par thèmes, les crimes contre les femmes dans le monde, car c'est de cela qu'il s'agit: dénoncer ces crimes et mobiliser une solidarité mondiale."⁽⁷⁾

o r g a n i s a t i o n d e s a t e l i e r s e t q u e s t i o n s a b o r d é e s

Durant les journées de travail, quatre heures étaient consacrées aux témoignages, suivies de groupes de travail de deux heures trente consacrés à leur analyse, et d'autres pour la recherche de solutions. Les langues opérationnelles étaient l'anglais et le français, et une traduction était assurée vers le néerlandais.

La description des ateliers qu'en fait *Le Soir* du 4 mars 1976 est encore tellement d'actualité près d'un demi siècle après, que je trouve important de reproduire la phraséologie de l'époque:

"(...) chaque pays présente deux crimes à travers des témoignages et un exposé les situant dans la situation d'ensemble du pays en question. Le programme fixé est le suivant: le jeudi 4, crimes se rapportant à la reproduction et aux soins médicaux, telles que stérilisation forcée, maternité forcée (par l'interdiction de la contraception et de l'avortement) etc.; vendredi 5, crimes économiques comme le travail gratuit de la ménagère, les discriminations envers les travailleuses, la représentation surnumérique des femmes dans la pauvreté. Plus une série de crimes contre des minorités raciales: femmes noires sud-africaines, femmes aborigènes d'Australie, exploitation des travailleuses immigrées.



Le samedi 6 et le dimanche 7, les violences contre les femmes: viol, pornographie, épouses battues, prostitution forcée, tortures, etc. Et le lundi 8: conclusions du tribunal et propositions d'action."

Le journal précise bien que la liste n'est pas exhaustive, mais que tous les témoignages n'ont pu être recueillis, ce "qui explique l'absence de certaines injustices."

d e s t h é m a t i q u e s h i s t o r i q u e m e n t n o u v e l l e s

Encore actuellement la portée de cet événement historique reste à faire connaître en Belgique.

C'est durant ce grand moment historique que des idées tout à fait nouvelles vont être lancées et portées au grand public. Les thèmes de combat sont tout à fait précurseurs. Il y est parlé de "persécution des lesbiennes" mais aussi du fait que, "peu de femmes hétérosexuelles réalisent leur manque de liberté dans le choix de leur sexualité, et comment et pourquoi l'hétérosexualité forcée est aussi un crime commis contre elles".⁽⁸⁾

L'idée que "l'hétérosexualité forcée", par le mariage notamment, puisse être considérée comme "un crime commis contre les femmes" provoque une réelle détonation. L'idée que des lesbiennes puissent revendiquer le lesbianisme comme un choix politique, et non comme une naturalité sexuelle, elle aussi, bouscule tous les présupposés sociaux. Tout dans ce Tribunal International des Crimes Contre les Femmes contrevient aux valeurs dominantes de la société et ses présupposés naturalistes, en ce compris toutes les violences que subissent les femmes, et les lesbiennes en particulier.

À l'ère de Me too, et de la dénonciation des féminicides, le femicide (en anglais) dénoncé collectivement et analysé au Tribunal, c'est-à-dire le meurtre de femmes parce qu'elles sont femmes, reste encore tout à fait d'actualité.

Marian Lens

(1) Horton Lydia, Introduction: le Tribunal International des Crimes contre les Femmes. Dans: *Les Cahiers du GRIF* (1976) 14-15, p.83.

(2) S.V.R., Un 'Tribunal international des crimes contre les femmes' à Bruxelles. Dans: *Le Soir*, 4 mars 1976.

(3) Ibidem.

(4) Russell Diana E.H. et Van de Ven Nicole (eds.), *Crimes against women: the Proceedings of the International Tribunal*. Millbrae, Les Femmes, 1976. *Misdaden tegen de vrouw: Tribunaal Brussel*. Amsterdam, Feministische Uitgeverij De Bonte Was, 1976.

(5) *Les Cahiers du Griff* (1976) 12, pp.68-69.

(6) *Les Cahiers du Griff*, (1975) 9-10, pp.92-93.

(7) Bernard-Vérant Marie-Louise, *Le Tribunal International des Crimes contre les Femmes à Bruxelles*. Dans: *Femmes suisses et le Mouvement féministe - organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses* (1976) 64.

(8) *Les Cahiers du GRIF*, (1976) 14-15, pp. 83-113.

zeven jaar in een 'boerderij' in het schipperskwartier

Gedurende meerdere decennia bestonden in het Antwerpse Schipperskwartier verschillende travestiebars. Fonny Colman werkte er zeven jaar lang in The Farm, vooraleer eind jaren zestig in de Seefhoek een bloemenzaak te openen. Hier leest u een samenvatting van het ruim vijf uren durende unieke gesprek.



Op veertienjarige leeftijd.

f a n v a n c a r n a v a l

"In 1942 ben ik door de vroedvrouw met de verlostang de wereld in gesleurd. Dat was in Moerzeke, nu een deelgemeente van Hamme in de provincie Oost-Vlaanderen. Mijn vader kwam uit een arme boerenfamilie, terwijl mijn moeder een heel andere achtergrond had, namelijk een rijkere en liberaal milieu uit Grembergen bij Dendermonde. Voor de oorlog gingen zij al niet naar de Kerk, dus op een moment dat die in de dorpen nog zijn klauwen op de mensen had. Dat was echt een beklemmende toestand.

Toch ging mijn moeder wel naar de Kerk, zij het onder druk van mijn vader: mijn ouders hadden een winkel en op zondag café, en deden ook de markten. Zij beseften goed genoeg dat je zou worden geboycot als je niet naar de mis ging. En ze leefden sowieso niet in weelde: ze zijn getrouwd 'van moeten' – ik ben zeven maand later geboren. Hun grote liefde voor elkaar overwon echter alles. Drie dagen na de begrafenis van mijn moeder heeft vader trouwens op haar graf zelfmoord gepleegd. Maar als gevolg van dat huwelijk is zij min of meer verstoten door haar familie.

Vanaf mijn zevende levensjaar waren er duidelijke signalen dat ik anders was. Ik was eens bij Willy, een knappe boerenjongen uit mijn klas, die ik bewust heb vastgepakt om me vervolgens te laten vallen en hem over mij heen te trekken. Carnaval was voor mij hét ultieme moment van het jaar want dan liep ik enkele keren door het dorp, gemaskerd en in de kleren van een van mijn twee zussen of van mijn moeder. Ooit, tijdens het carnaval in Aalst, ben ik voor de eerste keer vastgepakt door een jongen die mij kuste. Dat vond ik heel aangenaam. Maar het beperkte zich niet tot carnaval: jarenlang heb ik talloze malen in de slaapkamer van mijn moeder voor de spiegel staan draaien en keren, met haar hoeden op. En ik ben soms wel heel ver gegaan, want toen ik ongeveer 16 à 17 jaar was, heb ik vrouwenkleren gekocht. En zo ben ik in ons café gaan zitten, terwijl mijn ouders afwezig waren. Mijn zus heb ik zover gekregen dat ze een buurjongen is gaan halen om foto's van mij

te maken. Ooit ben ik op die manier betrapt door de oudste zus van mijn vader: ze was in alle staten, maar ik weet niet of ze het hem heeft verteld.

En zo zijn er nog een heleboel verhalen, van jaren eerder. Een schoolkameraad die in de buurt woonde, is eens plots voor mij gaan staan en zei: 'Eigenlijk is het spijtig dat jij geen meisje bent, want anders



De door een buurjongen gemaakte foto.

zou ik met je trouwen.' Dat is me heel mijn leven bijgebleven. Hij is later getrouwd, heeft een aantal zonen gekregen, is aan de drank geraakt en intussen al lang overleden. En dan denk ik: was die misschien ook bi- of homoseksueel? Of op de markt in Dendermonde, waar we altijd gingen plassen in een bepaald café. Ik vond dat die bazin me soms hatelijke blikken gaf. Later besepte ik dat ze wellicht door had dat ik meer naar haar zoon zal hebben gekeken dan haar lief was. En als ik ging fietsen, deed ik zelfs op koude maartdagen een sporthemd aan dat ik

openliet zoals een vrouw dat deed met haar kleed. En er waren wel eens mannen die knipoogden naar mij, hetgeen ik fantastisch vond. Als misdienaar koos ik trouwens altijd voor een lang kleed, dat een beetje achter me aan sleepte. Aangezien ik de beste leerling van de klas was, ben ik zelfs gerekruteerd om priester te worden. Dat vond ik wel goed: ik beschouwde dat als een goede ontsnapingsroute om niet te moeten trouwen, want dat zag ik helemaal niet zitten. Maar na een week vol heimwee ben ik gaan lopen uit dat Kortrijkse pensioonaat, om er nooit meer terug te keren."

l a a t m e w a k k e r w o r d e n
a l s m e i s j e

"Eigenlijk heb ik me altijd onbewust gedragen als een meisje: die vrouwelijke trekken waren er. Dat was ook mijn grote verlangen: als kind heb ik talloze malen 's avonds op mijn knieën aan mijn bed gezeten. 'God, laat me morgen wakker worden en gewoon een meisje zijn', bad ik. Als ze me homo noemden, of dat scheldwoord Janet, raakte me dat niet, want dat was ik verdorie niet: ik was gewoon een meisje, maar in het verkeerde lichaam. Dat ding tussen mijn benen heb ik dus altijd gehaat.

Ik wist al vroeg dat ik anders was, en ik heb er echt nooit problemen mee gehad om dat te aanvaarden. Mijn moeder was heel intelligent, en ik ben er zeker van dat ze eigenlijk alles wist, maar zij heeft nooit vragen gesteld. Ze heeft nooit opmerkingen gemaakt als ik daar op carnaval in vrouwenkleren rondliep of als ik met poppen speelde. Dat is fantastisch. Dat is een kunst, om je kind zo vrij te laten. Ik vermoed dat

haar opstelling was: 'als het uit de hand loopt, zal ik wel ingrijpen'. Maar ze heeft nooit vragen gesteld. En mijn vader evenmin, want zoals toen gebruikelijk was hij niet zo betrokken bij onze opvoeding.

Ik had dus die gevoelens, maar ik kon er niks mee. In mijn belevenis was ik de enige op de wereld. Ik had dus wel verliefdheden, maar wist niet wat ermee te doen. Als kind heb ik eigenlijk nooit normaal kunnen communiceren met een jongen die ik een beetje knap vond. Als een jongen iets te diep in mijn ogen keek, was ik helemaal in de war. Voor mij was dat dus een drama, want ik kon dat helemaal niet plaatsen. Daardoor heb ik absoluut een eenzame jeugd gehad, des te meer omdat al die jongensspelen me niet interesseerden.

Mijn kamer hing vol met zwart-witfoto's van filmsterren als James Dean of Anthony Perkins, waaraan ik 's avonds een kusje gaf. Actrices hingen er niet. Ik wou immers niet Elisabeth Taylor of Katherine Hepburn zijn. Dat waren niet mijn rolmodellen. Nee, ik wou gewoon vrouw zijn. Ik had zelfs alleen maar afgunst voor die sterren die aanbeden werden en mannen konden krijgen.

Eigenlijk ben ik altijd wel heel leergierig geweest, maar ik was ook enorm naïef. Rond mijn twintigste was dat mijn reactie: wat hebben ze ons toch dom gehouden! Zeker op seksueel vlak zijn we superachterlijk grootgebracht. Zo was ik opgevoed met de idee dat als je ging plassen en 'het' had gezien, dat al onkuisheid was. Niet dat mijn ouders zo puriteins waren, maar dat was het algemene klimaat. Persoonlijk vind ik dat je als kind best zo lang mogelijk kind kunt blijven, maar uiteindelijk moet je wel klaargestoomd worden voor het leven. Terwijl ik als tiener nog de simpele gedachte had om een man te zoeken, daarmee te trouwen en me vervolgens nooit uit te kleden... Een ander voorbeeld: een kunstschilder in ons dorp had blijkbaar iets gehad met een man. Daarover werd gefluisterd. Onder meer dat het feit dat die in een rolstoel was beland in zekere zin eigenlijk een straf van God was."

d a n k z i j e e n
k a a r t l e g s t e r

"Als 17-jarige heb ik af te rekenen gehad met een soort van goedaardige lymfeklierkanker, waardoor ik wat last had van mijn rechterbeen. Ik hoopte op basis daarvan geen legerdienst te moeten doen. Ik had helemaal geen zin om soldaat te worden, want ik hoorde daar niet bij.

Danys-Bar 14 Leguistrasse
De Flipper Elisabethstrasse
Elsolter 8 Appelmannstrasse
Fortuna 136 Dambrugge (bij Piet)
Le Moustrache Van Wesenbeekstrasse
Me Oh My 1 Arteveldestrasse
The Farm 14 Gortestrasse
Zanzi-Bar 16 Leguistrasse

Informatie over Antwerpse homozaken, met veel schrijffouten, in de editie 1965 van de International Guild Guide.

Na mijn 'drie dagen' in het Klein Kasteeltje vloog ik naar het militair hospitaal in Elsene, waar ik een kamer deelde met zes anderen. Achteraf bekeken waren dat wellicht allemaal homo's. Ik herinner me ook nog dat ik er van een psychiater een tekening moest maken van een man en een vrouw. Wat ik daarvan heb gemaakt, weet ik niet, maar ik ben tot mijn blijdschap wel afgekeurd. Waarom weet ik evenmin. Ik kreeg een brief mee voor de huisdokter en die weigerde mijn vraag te beantwoorden: 'Dat gaat u niet aan. Als daar een antwoord op moet komen, is dat alleen voor uw vader en uw moeder.'

In Elsene was ik altijd samen met Jean-Pierre, een bokser, en in mijn ogen 'een stuk'. Roger was dan weer uit mijn streek, uit Lebbeke. Eenmaal terug thuis kreeg ik van hem een telefoontje: of ik zin had om zondag naar hem te gaan? Dan zou hij bovendien helemaal alleen thuis zijn. Wat bedoelde hij daarmee? Aan de ene kant vond ik het wat beangstigend, maar ik wou dat wel. Op zondag bleken zijn ouders, broer en zus er toch te zijn. Er was gekookt, en ik werd er ontvangen als een prinses. Maar dat hij niet alleen was, was een ontgoocheling. Daarna zijn we met zijn Vespa naar een dancing gereden, waar hij constant bij mij bleef en dus niet met de meisjes danste. Fantastisch vond ik dat. Vervolgens wou hij me naar huis rijden, maar in een stuk bos waren er plots motorproblemen... Wellicht wou hij zien hoe ik zou reageren. Hij heeft in elk geval geen initiatief genomen, en ik – stom kiekeken – heb zeker geen signalen gegeven. Later heb ik met hem geen contact meer gehad.

Op aanraden van tante Margriet, een zus van mijn vader, ben ik in die periode enkele keren in Dendermonde bij een kaartlegster op bezoek gegaan. Al tijdens de eerste ontmoeting zei ze: 'Jij ziet liever jongens dan meisjes'. Eerst heb ik dat ontkend, maar de daaropvolgende keer heb ik het toegegeven. Ze zei dat er duizenden jongens en meisjes waren die van mekaar hielden, en dat er onder meer in Brussel en Antwerpen bars waren waar die elkaar konden ontmoeten. Tijdens de tweede of derde sessie zei ze ook dat een man, Karel genaamd, heel mijn leven in mijn aanwezigheid zou zijn. Onze dorpspastoor heette Karel, en die was wel goed voor mij, dus ik dacht dat hij het was. Maar toch: die was al redelijk oud, dus hoe kon die dan heel mijn leven... Maar ik vind het fascinerend dat ze die naam heeft gezegd, en bijvoorbeeld niet Albert of Louis. Want in oktober zijn mijn vriend en ik 55 jaar samen. En hij heet Karel!

In elk geval ben ik door die kaartlegster de bars op het spoor gekomen. Mijn eerste stappen heb ik hier in Antwerpen gezet op de Koolkaai, in café De Lichttoren. Dat was bij Lies, een beenhouwersdochter, en echt een 'dokwerker'. Zij hield geen blad voor haar mond. En wat een stem! Het eerste wat ik haar hoorde zeggen, was: 'Allez kind, heb je je pas bij?' Want ik zag er als 18-jarige nog snottig uit. Nu heb ik spijt dat ik ze niet vaker heb gekoesterd. Maar ja, van de baas van The Farm mochten we geen contact hebben met of binnen gaan in andere etablissementen, uit schrik dat we daar zouden werken. Om diezelfde reden zagen andere

bars ons trouwens evenmin graag komen. Dat begrijp ik allemaal wel. Maar toch... Wat ook heeft meegespeeld: als je jong bent, ben je zo gefocust op jezelf dat je niet altijd begrijpt dat mensen het goed met je voor hebben. Zeker Lies was zo iemand. Sowieso zijn dat tijden die nooit meer terugkomen: het menselijke aspect is verdwenen. Ik heb het er lastig mee dat je overal maar een nummer bent."

w e g u i t h e t d o r p

"Bij Lies heb ik Vic ontmoet, een jongen uit de havenbuurt waar ik later zoveel van herkende bij het lezen van het boek *Moeder, waarom leven wij?* Hij danste met mij en stelde dan voor om te gaan wandelen naar het Noordkasteel. En ja, daar zijn we in de natuur gaan liggen om er te kussen tussen tientallen koppeltjes jongens en meisjes, waar de broeken langs alle kanten vlogen. En waar niemand negatief op ons reageerde. Maar plots stak een onweer op en moesten we allemaal gaan lopen. Vic heeft nog een tijd met mij gecorrespondeerd. Ik durfde thuis geen brieven te ontvangen, want stel dat mijn moeder ze opende. Dus adresseerde Vic ze aan mijn tante Anna, de jongste zus van mijn vader.



Fonny (rechts onder) met een aantal collega's, in The Farm.

Alleen al door het feit dat ze mee in dat complot zat, heb ik altijd van haar gehouden, net als trouwens van tante Margriet. Op een gegeven moment ben ik Vic kwijtgeraakt. Toen heb ik een kleed, een handtas en schoenen gekocht, en smeedde heel primitief het plan om de trein te nemen naar Oostende, daar te logeren en er gewoon als meisje uit te gaan. De bedoeling was dat ik me zou omkleden bij tante Margriet, maar zij heeft me gevraagd het niet te doen omdat het verkeerd zou aflopen. Nu ben ik blij dat ik zo'n wijze tante had. Beide tantes begrepen me, alhoewel ik hen nooit expliciet heb verteld hoe ik me voelde. In mijn leven heb ik altijd het geluk gehad mensen op mijn pad te vinden die me een duw hebben gegeven, die het lef hadden iets te zeggen waarvan ik heb geleerd. En achteraf heb ik dat zelf ook toegepast ten aanzien van mensen rondom mij. In 1960 was het duidelijk dat ik weg moest uit Moerzeke. De roddels

in het dorp werden me te veel. In een prachtig avondkleed – rood met zwarte kant en veel bloot – dat ik had gekocht in de solden, was ik naar een carnavalbal in Dendermonde gegaan, waar prijzen werden gegeven voor de mooiste deelnemers. Omdat ik op tijd thuis moest zijn, ben ik vroeg moeten vertrekken. Achteraf stond in de plaatselijke krant: 'Onbekende schone verzaakt aan haar prijs'. Ik had de wedstrijd gewonnen! Heel het dorp was daarover bezig. Een ander aspect was dat ik al als kind hard heb moeten werken, en met mijn handen in de grond wroeten, want mijn vader kweekte ook verschillende groenten. Maar zo zag ik mijn toekomst niet. Ik wou een ander leven, en daarvoor moest ik thuis weg, naar de stad.

Eerst bleef ik in het dorp wonen, om in het Antwerpse aan de slag te gaan in achtereenvolgens een wasserij, een breigoedfabriek, een apotheek en een kledingzaak. In het begin liep ik wel een aantal keer met mijn gezicht tegen de muur, en verdiende ik niet zo veel, maar dat was voor mij niet zo belangrijk. Geleidelijk aan bouwde ik wel al een beetje een kennissenkring op. Ik ging uit in de homobars, maar wist niet hoe me daar te gedragen: ik was supervervuild, deed oogschmink op en dergelijke. Dat werkte averechts want dat was natuurlijk niet wat die mannen zochten."

p r i k k e l e n v a n f a n t a s i e

"Uiteindelijk ben ik in 1962 verhuisd naar Antwerpen, toen de roep van het nachtleven veel te sterk bleek. Ik had Herman leren kennen, de zoon van een chirurg die thuis buiten was gegooid vanwege zijn homoseksualiteit. Hij was gehuwd geweest met een lesbische vrouw – een verstandshuwelijk – maar zij had blijkbaar andere bedoelingen want ze heeft hem laten betrappen. Dat is voor Herman uitgemond in een financieel drama. Ik heb hem leren kennen in de nasleep daarvan. Hij was niet bepaald mijn type, maar we hebben veel plezier gehad. In het weekend werkte hij als barman in The Farm.

Toen ik hem eens vergezeld, hebben de bazen, Mon en Juliette, me voorgesteld om hun team te vervoegen, omdat ik goed met mensen kon praten. Dat eerste weekend had ik al iets minder dan 3000 frank verdiend, zijnde het dubbel van wat ik op één week betaald kreeg in de klerenwinkel, en dat was nochtans al een mooi loon. Dus dat sprak me wel aan. Aanvankelijk was het niet de bedoeling dat ik daar echt in travestie zou werken. Ik moest wel een meisjesnaam nemen – in overleg met twee vriendinnen uit Dendermonde heb ik Suzy gekozen – en me wel een beetje passend kleden.

The Farm bevond zich in de Gorterstraat, aan de rand van het Schipperskwartier, en bestond al een hele tijd toen ik daar begon. Ooit heb ik horen beweren dat de Engelse koning er over de vloer zou zijn geweest, maar of dat klopt weet ik niet. In elk geval is de zaak op een gegeven moment overgenomen door Mon en Juliette, afkomstig uit Kieldrecht. Mon was kleermaker van beroep maar was na de oorlog zijn burgerrechten verloren. De zaak stond dus officieel op naam van Juliette, een maf klein vrouwtje waarmee niet te spotten viel. Kort voor mijn komst was Mon met een serveuse een bar begonnen in Schaffen,

die door Juliette en een vriend vervolgens kort en klein is geslagen..., waarna Mon is teruggekeerd, af en toe nog met kletterende ruzie.

Hij was een zakenman, met in totaal vijf bars in de buurt: The Farm, de Safari, de Pampas, de Mustang en The Ranch. Dat waren allemaal zaken met vrouwen en travesties, soms met spektakel – in de jaren zestig primitieve playbackshows – en soms zonder. En natuurlijk waren er nog andere travestiebars, zoals de Trumba en de Kosmos. Maar The Farm stak er toen toch wel bovenuit. Bij ons werkten ook vrouwen, en die lagen soms goed in de markt. Maar zij gedroegen zich vaak als een lellebel – met provocerend gedrag – en dat was niet wat veel mannen zochten. Het feit dat wij er waren, en dat we natuurlijk een zekere gereserveerdheid hadden, prikkelde hun fantasie.

Mijn opdracht bestond uit afwisselend een dag serveren en een dag animeren, dat wil zeggen de klanten onderhouden, met hen praten en ermee dansen als ze dat wilden. Na drie maanden is de transformatie gevolgd: ik zag wat anderen deden, wist dat ik dat ook kon, en heb vervolgens kleedjes, pruiken en schoenen gekocht. En ja, dat werkte. Het is me dus niet opgedrongen of het was niet omdat ik op die manier meer kon verdienen. Ik voelde me daar absoluut supergoed bij: je kreeg dan ergens een vedettestatus. Ik werd bijvoorbeeld verwend door een dokwerkersfamilie die op de Veemarkt woonde. Zij droegen mij op handen – het waren trouwens knappe mannen – en de moeder en dochter deden voor mij de strijk, kwamen mijn gordijnen hangen, enzovoort. Maar uiteindelijk is het belangrijk dat je bent wie je bent. Wees flamboyant als je flamboyant bent, maar speel geen theater. Wees eerlijk in hoe je je gedraagt en hoe je mensen aanpakt. Aanvankelijk kleedde en schminkte ik me in The Farm, want daar waren vestiaires voor de shows – al waren die minder aan mij besteed – maar toen ik omstreeks 1963 terugkwam van vakantie had de Nederlandse travestie die me verving, alles van mij op de grond gesmeten. Daarna kleedde ik me thuis om, al was het toen een risico om als vrouw op straat te lopen omdat je kon worden opgepakt door de politie."

t o c h v e r l i e f d

"In het nachtleven maak je natuurlijk veel mee. En de tijd dat ik er was, is een en ander geëvolueerd. Begin jaren zestig meerden er nog schepen aan in het centrum, en ontvingen we ook zeemannen, al waren de Scandinaviërs niet zo gediend met travesties. In het weekend



Omstreeks 1965.

kwamen er gewone mensen kijken naar de shows. Maar op een gegeven moment is Henri, die zich Ginette noemde en kind was van een Mechelse rijkswachtkolonel, bij ons komen werken. Zij had in de gevangenis gezeten omdat ze in de Cristal Palace gepakt was met een minderjarige jongen. Eenmaal terug op vrije voeten kwam ze bij ons, gekleed in een schort van een poetsvrouw, sloffen met pompommetjes en een pruik. Heel primitief, maar wel mooi. En zij had al borsten, door het nemen van hormonen. Hoe dan ook, Ginette kwam niet serveren, maar enkel animeren. Zo veranderde onze bar een beetje: er werd geld verdiend, de mannen werden eigenlijk een beetje uitgezopen. En ik ben mee geëvolueerd.

In The Farm, waar toch 100 man binnen kon – en soms zat de zaak echt stampvol – had ik enorm veel succes, en ik heb er heel goed verdiend. Laat ons duidelijk zijn: het was geen bordeel, maar evenmin een klooster. Om de wijze woorden van die kaartlegster te citeren: 'Denk eraan, heel uw leven, dat God, geld en 't gat de mensheid beheerst'. Er zijn dus dingen gebeurd. Je bent jong, en het was soms wel spannend. Maar ik ben uit principe nooit met een man gaan slapen tegen betaling. Vandaag besef ik dat ik vanwege mijn opvoeding en mijn achtergrond heel goed lag bij het cliënteel. Ik was niet verwaand, kleedde en gedroeg me niet als een lellebel. Misschien werd ik wel wat gekker als ik wat gedronken had, maar toch bleef ik altijd een beetje ongenaakbaar. Sowieso dronk ik voor het werk een whisky, gewoon om wat losser te worden. Dan lukte het wat beter, want het was niet altijd gemakkelijk. We hebben pret gehad en haalden soms fratsen uit met klanten – want we konden een bende rotzakjes zijn – maar ik denk dat ik ook wel eens een traantje heb gelaten. Het was immers heel eenzijdig, want uiteindelijk wilden al die mannen wel iets van jou. En er is soms misbruik gemaakt van mijn naïviteit, ook door Mon.

Als je in het nachtleven zit, ga je natuurlijk al eens meer drinken dan je lief is, maar ik waakte erover niet verslaafd te worden. Bijna heb ik in de klauwen gezeten van een Tunesische pooier, maar gelukkig ben ik tijdig gewaarschuwd én heb ik geluisterd. Maar verschillende collega's moesten hun geld afgeven, kregen soms rammel en kwamen dan bont en blauw werken. Naast het feit dat ik heel kieskeurig ben – er was bij quasi elke man wel een aspect waarop ik kritiek kon hebben – was dat de reden waarom ik altijd op mijn hoede bleef. Dat hoefde allemaal niet voor mij: ik verdiende geld genoeg en had geen behoefte aan iemand. Nee, ik wou mijn eigen leven inrichten. Maar 55 jaar geleden had ik een weddenschap met onze barman, Julien uit Brugge, dat ik met een man zou gaan slapen. Alle mannen die avond waren absoluut mijn type niet... tot tegen de ochtend Karel binnen kwam. Ik heb hem meegenomen naar huis, en daar bleek gelukkig dat hij wist dat ik een travestie was. Alle daaropvolgende weekends kwam hij terug, ook al was hij op dat moment verloofd met zijn vriendin. Net voor Kerstmis heb ik daarom gezegd dat hij niet meer moest komen: ik wou de eer aan mezelf houden. Hoe langer het zou duren, hoe moeilijker het voor mij zou worden om los te laten. Maar na enkele weken was hij terug. En toen ik een maandagmorgen thuiskwam, hingen er overal briefjes: 'ik hou van u', 'ik ben in de war', enzovoort. Voor hem was het natuurlijk ook heel dubbel. Op dat moment besefte

ik dat ik verliefd was. 's Avonds in The Farm begon ik met alle sentimentele platen op de jukebox te selecteren. Lucky en Laurence hebben me dan opzij genomen: 'La petite Suzy est tombée amoureuse. Alors on ne va pas travailler cette nuit. Tu vas pleurer que tu veux.'

Om mezelf te beschermen had ik geprobeerd me af te sluiten, maar ineens was ik verliefd. En dan ben ik door een hel gegaan, want dan komt ook de jaloezie de kop opsteken. Op vakantie in Spanje zag ik hem eens dansen met een meisje, en toen besefte ik goed dat ik ook aan hem moest denken, dat ik ook die rol moest spelen voor hem. Dus ben ik naar de kledingzaak in de Koepoortstraat gegaan waar meerdere travesties zich inspuitingen met hormonen lieten toedienen. Zo kreeg ik borsten. Dat was voor mij natuurlijk nog aangener, privé en professioneel. En ik denk dat het voor Karel eveneens belangrijk is geweest.

Ooit heb ik wel een hele transitie overwogen. Had ik Karel niet leren kennen, was het vermoedelijk zelfs gebeurd. Maar in die tijd was het allemaal nog heel primitief. De eersten die in Casablanca zijn geopereerd, werden heel vlug na de operatie weggestuurd. Gelukkig was er hier in Antwerpen een verpleger, die samen met zijn vrouw een schoonheidsinstituut had, die hen opving. Maar er zijn toen echt drama's gebeurd. Peggy, een boezemvriendin, was in 1967 de eerste transseksueel, denk ik, die zich in Ukkel heeft laten opereren, en zij is enkele dagen later overleden. Heel de 'onderwereld' is naar dat Limburgse dorpje getrokken voor de begrafenis. Zij had zich min of meer onder druk van haar vriend, een gehuwde man, laten opereren. En die risico's van toen wou ik niet lopen. Bovendien lost een operatie niet alle problemen op. Het zou mij alvast niet per se gelukkiger hebben gemaakt, want ik heb mijn vriend leren kennen en heb wat ik graag wou."

o v e r e n k e l e k l a n t e n

"Mensen fascineren me. Gedurende de zeven jaar dat ik in The Farm actief was, heb ik heel veel mensen leren kennen, met alle mogelijke achtergronden. Zij waren zeker niet allemaal homo- of biseksueel. Een hoop wist beslist wat er loos was, anderen hoogstwaarschijnlijk niet. Bij sommigen heb ik me echt afgevraagd wat zij bij ons kwamen doen, zoals de baas van een heel groot bedrijf: een lieve, eenvoudige man die in een pracht van een villa woonde. Eigenlijk denk ik dat hij zijn evenwicht kwam zoeken, dat hij gewoon normaal behandeld wilde worden in plaats



Op vakantie in Spanje en in het G.H. Luxemburg.

van al die personeelsleden die voor hem bogen tot op de grond. Welke klanten me nog allemaal zijn bijgebleven? Te veel om op te noemen. Een baron uit het Luikse die me alles beloofde, inclusief zijn kasteel, maar ik was en ben niet te koop. Een heterokoppel, ook



industriëlen, die bij ons in de bar grote ruzie kregen, elkaar de kleren van het lijf rukten, om dan op het eind van hun 'show' arm in arm, en met de pelsmantel aan, terug te vertrekken. Een Nederlandse fabrikant met aanzien, die door zijn chauffeur werd gebracht, op een gegeven moment buiten ging om een tijdje later als vrouw terug binnen te komen. Marcel 'van de Post', want daar werkte hij, ging ook uit als vrouw. Hetzelfde gold voor Marcel, oftewel Caniche, een kapper die kon toveren en toen onder meer voor de KNS werkte. Alle chique

prostituées van de stad waren klant bij hem, dus hij verdiende geld met hopen. Hij kwam eveneens bij ons, met een Mireille Mathieukapsel en de mooiste kleren aan. Soms huurde hij een limousine, liet zich rijden naar Brussel om daar in een hotel als madame te overnachten. Een deel van de klanten had trouwens geen seksuele bedoelingen: zij wilden aandacht. Of zochten een partner. Zo waren er twee broers, van goede komaf, die regelmatig op bezoek kwamen, waarbij de ene al meer in mijn smaak viel dan de andere. Een bepaalde nacht zijn die broers met hun moeder opgedoken. Zij kwam bij mij een pleidooi houden voor de zoon die ik minder zag zitten. Achteraf heeft dat veel indruk op mij gemaakt: hoe graag moet een moeder haar zoon zien om te komen pleiten bij een lellebel die in een bar werkt om haar zoon een kans te geven? Dat ontroert me nog. Een fotograaf was eveneens verliefd op mij: hij vroeg me hetzelfde, of anders zou hij naar Zuid-Afrika trekken. Hij is effectief naar daar vertrokken.

De meest volhardende was een tomatenboer: gedurende maanden kwam hij zowat elke dag langs. Ik heb me lang afgevraagd hoe ik daar een einde aan moest maken, want doordat ik geoccupeerd was met één klant verdiende ik minder goed. Van alles heb ik geprobeerd. Uiteindelijk trachtte ik hem duidelijk te maken dat ik geen meisje was, maar dat wou hij niet geloven. Omdat ik het beu was, heb ik hem dan maar naar mij thuis meegenomen, waar ik me volledig heb uitgetkleed... Hij is wenend weggegaan en ik heb hem nooit meer gezien. Omdat Mon genoeg connecties had, hebben we nooit last gehad van de politie. Zo is er bij ons nooit een razzia geweest. Veel mensen met invloed kwamen immers in hun vrije tijd in The Farm over de vloer. Sowieso was het een enorme leerschool voor mij, met als gevolg dat ik naar niemand opkijk. Ik heb alleen respect en eerbied voor een oud moedertje dat haar enige boterham weggeeft, niet voor veel figuren die publiek luid het ene verkondigen, maar in het geniep het tegenovergestelde doen. Ik ga ze niet in hun gezicht spuwen, maar ik buig niet."



Voorpagina van het Zondagsnieuws, midden november 1967, na de tragische dood van Peggy.

o p z i e l g e t r a p t

"Doorheen de jaren is verschillende keren op mijn ziel getrapt. Karel was beroepsmilitair en toen in Duitsland gekazerneerd. Tijdens een uitstapje zijn we in de buurt van Luik de grens overgegaan. Achteraf mocht ik van de douane het land niet meer binnen, want 'Mademoiselle, pourquoi avez-vous un passeport d'un garçon?' Er is een dokter geroepen om vast te stellen dat ik geen meisje was. Ergens had ik gelukkig moeten zijn door die verwarring, maar ik vond dat zo ontrend. Dat heeft een enorme impact gehad. En achteraf heb ik me de vraag gesteld of die douaniers niet gewoon een spelletje speelden ten koste van mij.

Sowieso vond ik het natuurlijk heel leuk als ik ergens een winkel binnenstapte en als juffrouw werd aangesproken. Zalig vond ik dat. Ik heb er nog altijd problemen mee als mensen die me niet kennen, 'meneer' zeggen. Dat vind ik erg. Een ander voorbeeld. Mijn moeder kwam uit een beter milieu. Een zus van haar woonde in Dendermonde en was gehuwd met een man die een bedrijf had met zowat 350 mensen in dienst. Als mijn vader er op de markt stond, gingen ze altijd in een ruime boog rond onze kraam om zeker geen goeiedag te moeten zeggen. In 1963, ik was zowat een jaar aan de slag in The Farm, zijn die tante en oom in het gezelschap van een andere madame – nota bene zijn maîtresse – langsgelkomen om de moraalridders uit te hangen. Hij zei: 'Hoe loop jij hier rond? Je bent precies een versierde kerstboom. Wij zijn gekomen om je te halen, want die schande van wat jij hier doet en hoe er geroddeld wordt, is niet te dragen door de familie.' Ik heb geantwoord dat ze toen ik jonger was de kans hebben gehad om een hand uit te steken, en dat ze me nu

dus niet moesten komen zeggen wat ik al dan niet moest doen. 'Als de kaarten zo liggen, zullen we maatregelen treffen', kreeg ik te horen voor ze vertrokken.

's Morgens kreeg ik al telefoon van mijn moeder, want ze hadden een telegram gestuurd met de melding dat haar zoon de hoer speelde in Antwerpen. Ofwel ging ik daar weg, ofwel werden alle banden verbroken. Aan de telefoon heb ik mijn moeder beloofd de volgende dag naar huis te komen om alles uit te leggen, maar dat ik hoe dan ook mijn lichaam niet verkocht en niet stal. Ik was wat ongerust, want hoe zouden ze reageren? Met een reeks foto's ben ik in Moerzeke aangekomen. Na een gesprek met moeder moest ik ze tonen aan vader, die buiten aan het werk was. Met een klein hartje liet ik ze zien, waarop hij binnen ging en tegen ons moe zei: 'Als hij nu graag als een meisje rondloopt en werkt, is dat zijn keuze. Wat maakt dat nu voor ons uit?' Dat emotioneert me nog altijd.

Maar haar familie heeft effectief de deur dichtgetrokken. Dat heb ik heel erg gevonden omdat mijn moeder daaronder geleden heeft. Ik heb dat proberen goed te maken op een financiële manier: als ze nog maar aan iets dacht (bontmantels, juwelen...), kocht ik het voor haar. Ik verdiende toch geld met hopen. Toen die tante stierf – zogezegd was dat mijn schuld – is mijn moeder wel naar de begrafenis mogen gaan, maar ik niet. Op die manier hebben ze me dikwijls pijn gedaan. Toen mijn ouders een dankmis wilden voor hun 25-jarig huwelijk, vooral om de pastoor te plezieren, heeft die hetzelfde gezegd: 'Als ik uw zoon in de kerk zie, sjet ik hem eigenhandig buiten'. Het geloof is een rugzak die je niet zomaar weggooit. Maar mede door zo'n situaties hoefde het eigenlijk niet meer. Ik was ontgoocheld. Tot hier veel later regelmatig een non in mijn winkel kwam en we toffe gesprekken hadden. Zij zei me eens dat ik geen rekenschap hoefde af te leggen aan haar of aan een priester: 'Het geloof is een zaak tussen God en u, en vergeet de rest, want wij zijn maar bedienaars van heel dat instituut.' Daar kon ik wat mee. En ja, God ziet me graag. Hij heeft me al vaak ergens doorgesleurd. De natuur of Hij heeft dan wel fratsen met me uitgehaald, en er is regelmatig op mijn ziel getrapt, maar aan de andere kant ben ik altijd heel blij geweest met wie ik ben. Ik zou eigenlijk niet 'normaal' willen zijn. Ik heb niet die kuddegeest: als iedereen rood draagt, ga ik dat zeker niet doen. Door het feit dat ik anders ben, heb ik een heel gekleurd leven gehad. Moest ik mijn leven kunnen overdoen, verander ik niks: alles wat ik gedaan heb, doe ik opnieuw."

n a a r d e s e e f h o e k

"Doorheen de jaren heb ik heel wat kleurrijke collega's leren kennen, in de bars en bij de raamprostitutie waar eveneens travesties en lesbische vrouwen actief waren. Maar vanaf een bepaald moment kregen we een invasie van travesties uit Frankrijk en Italië – die het klappen van de zweep kenden van in het Bois de Boulogne – gevolgd door meisjes

het ontstaan van de homofilie in 1969

uit onder meer Suriname, Egypte en Zaïre. En de zeden veranderden: ik herinner me hoe een Française voor mijn ogen al dansend de portefeuille van een klant leeghaalde. Hoe ze het deed, weet ik niet, maar het was ongelooflijk. Die evolutie stoorde me. Het escaleerde. Het was rennen om je kost te verdienen, en dat was niet leuk meer. Sowieso wist ik dat ik die job niet heel mijn leven zou blijven doen. Dus eind jaren zestig ben ik een andere weg ingeslagen. Maar ik bleef af en toe contact houden met het Schipperskwartier want ik had daar nog een aantal vrienden. De buurt is natuurlijk nu niet meer wat het was, en dat is wat jammer want ik voelde me daar thuis. Ik heb er zowat zeven jaar gewoond en gewerkt, en dat had ook iets leuks. Maar wat dat was, is moeilijk onder woorden te brengen.

Omdat ik altijd van bloemen heb gehouden – als kind was ik daarmee al bezig – had ik altijd het plan om een winkel te openen. Verschillende pogingen draaiden op niets uit omdat de huisbaas niet aan ‘janetten’ wou verhuren of omdat ik die stempel van het nachtleven droeg. Maar uiteindelijk heb ik hier in de Seefhoek een kans gekregen. Snel bleek dat in deze volksbuurt onder anderen heel conservatieve mensen woonden, maar eveneens vroegere klanten van mij. Dat was soms wel confronterend en vervelend. Maar ik wou bewijzen dat ik meer in mijn mars had dan een beetje de lellebel te spelen. En hoe ruw de buurt ook was, ik ben echt omarmd geweest door de mensen.

Kwaliteit stond bij mij steeds voorop, dus mijn bloemen waren niet goedkoop. Intussen besef ik dat de mensen niet alleen daarvoor kwamen, maar ook voor mij. Want ik heb altijd geluisterd, gereageerd, geantwoord. Zij kwamen hun hart luchten bij mij, inclusief heel wat mannen die dan achteraf zeiden dat ze niet begrepen waarom ze me dat allemaal vertelden want dat ze dat eigenlijk anders nooit deden. Het staat misschien op mijn gezicht te lezen dat ze met zo'n intieme zaken bij mij terecht kunnen. En ik kan uiteindelijk zowel in de huid van een vrouw als van een man kruipen.

Af en toe werd ik wel achtervolgd door mijn verleden. Zoals die keer toen een oud-collega, wellicht omstreeks 1970, binnenstapte en voor de winkel bomvol klanten vroeg: 'Ah Suzy, hoe gaat het met jou?' Toen zakte ik bijna door de grond. Later heeft iemand in travestie meegeholpen in de winkel. Zij was hier eens toen ze een moeilijke periode doormaakte, en zonder dat ik iets vroeg, bediende ze plots een klant. Ze is hier ongeveer een jaar gebleven. En dat heeft in de buurt wel voor wat commotie gezorgd. Nog later heeft een goede vriend – de zoon van een Belgische vader en een Congolese moeder – me hier geholpen. Een vrouw uit de buurt kwam zich daarover beklagen: dat ze geen voet meer binnen zou zetten zolang 'die zwarte smoel' er was. Maar ik heb altijd de kracht gehad om zo'n kritiek naast me neer te leggen.

Dat verwijst trouwens naar de boodschap die ik iedereen tot slot wil meegeven. Ten eerste: aanvaard jezelf en zie jezelf graag. Ten tweede: luister niet naar anderen die zeggen hoe je moet leven. En ten derde: respecteer anderen, maar – het mag geen eenrichtingsverkeer zijn – dan mag je ook respect voor jezelf verlangen."

Bart Hellinck

Met het ontstaan van verschillende nieuwe groepen kende de holebibeweging in Vlaanderen eind jaren '60 een kleine stroomversnelling. In de herfst van 1968 startte eerst het Gesprekscentrum in Antwerpen, dat mee de aanzet gaf voor een gelijknamige groep in Brugge, vanaf de lente van 1969. Datzelfde jaar ontstonden eveneens studentenwerkgroepen homofilie in Leuven en Gent. Kort daarop volgden nog groepen of pogingen daartoe in Brussel, Kortrijk, Mechelen, Hasselt en Oostende. Van al die initiatieven is er maar één dat nu nog altijd bestaat: de Leuvense StudentenWerkgroep Homofilie (LSWH), in 1979 herdoopt in De Roze Drempel, en twee decennia later in Driekant. De vijftigste verjaardag van de groep is een goede gelegenheid om met de twee oprichters, Bert en Stefaan, terug te kijken op de beginperiode.(1)

a c t i e f i n d e u n i v e r s i t a i r e p a r o c h i e

De 'Golden Sixties' waren nogal bewogen. Er was de aanhoudende economische groei, een stijging van de geografische mobiliteit en van het scholingsniveau, een toenemend belang van de massamedia, een geleidelijke overgang naar een grotere individualisering. Het Tweede Vaticaans Concilie had bovendien de indruk gegeven dat alles bespreekbaar was, al zorgde het verschijnen van de encycliciek *Humanae Vitae* voor een koude douche. Bovenop dit alles plaatste zich nog een generatieconflict, een contestatie door de jongeren van het gezag en de gevestigde waarden.

"Eigenlijk was dat een heel boeiende periode", beaamt Bert. "Sowieso kregen we veel ruimte. Op mijn achttiende werd ik student in Leuven en kreeg ik een ongekende vrijheid in een totaal ongekende wereld. Ik heb het geluk gehad om via KSA (Katholieke Studenten Actie) op kot te kunnen gaan in een gemeenschapshuis, waar we met acht studenten samenleefden. Dat was toen nog nieuw in Leuven. Kort daarna is ook de universiteit begonnen met huisvesting voor studenten, waar men niet in een grote groep samenleefde, maar per verdieping in kleine eenheden. Dat samenleven in groep met oudere studenten is voor mij van grote betekenis geweest om thuis te komen en ik ben mijn kotmaten daar nog altijd dankbaar om. Toen onze huizen, want er was nog een tweede gemeenschapshuis in een andere straat, hun tiende verjaardag vierden was er een kleine receptie. Omdat ik vlot ter tale was, moest ik de feestrede houden. Onder de aanwezigen was de preses van de studentenparochie, een organisatie waarmee ik tot dan toe geen contact had gehad. Ik heb blijkbaar indruk op hem gemaakt en hij is mij achteraf komen vragen of ik medewerker wilde worden. De studentenparochie startte tijdens het volgende academisch jaar een nieuwe bijkomende vestiging op de Studentenwijk Arenberg en zo ben ik in 1966 in een totaal nieuwe omgeving terechtgekomen. Aangezien ik na mijn licentie nog een postgraduaat volgde, ben ik daar tot 1969 blijven wonen. Het werden de mooiste jaren van mijn leven.

We vormden een heel dynamische groep, die toen toch wel een

leuvense studentenwerkgroep

belangrijke plaats innam in Leuven. Later is de UP een vrij conservatief en eerder gesloten iets geworden, maar eind jaren '60 stonden we heel sterk, met een aantal dynamische priesters. De UP had naam en faam, en wat we deden, had dus weerklank. Bedenk bijvoorbeeld dat mensen als Michel Leyers en Kris Merckx, de latere oprichters van Geneeskunde voor het Volk, op de parochie zijn betrokken geweest. Er was een werking per faculteit en een globale werking.

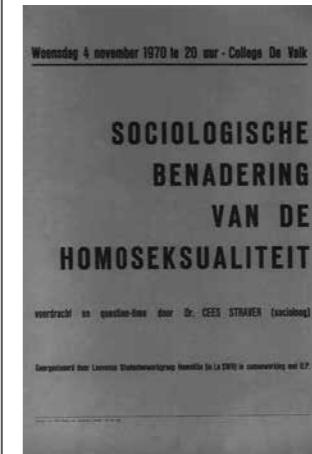
Er was een democratische voorbereiding van de planning, er waren aansprekende vieringen, bezinningsdagen en -weekends, thematische groeps gesprekken in alle faculteiten, enzovoort. De parochie had in Anseremme aan de Maas een vroeger hotel ter beschikking en in Wijgmaal een kasteeltje, waar allerlei activiteiten doorgingen. Zelf werd ik vooral medewerker van het UP-maandblad. De juiste getallen ken ik niet meer, maar in die periode is de oplage gegroeid van zowat vijfhonderd naar twee- à drieduizend exemplaren. Ik schreef daarbij over de meest uiteenlopende onderwerpen (relatievormen, samenwonen, geloofskwesties) en heb ooit eens een hele reeks profs geïnterviewd. En op een bepaald moment ben ik aan het duwen geweest om een artikel over homofilie te publiceren."

n a a r e e n b r e d e r e k i j k

"Hoe dat gekomen is, is een verhaal op zich. Ik kom uit een heel traditioneel katholiek milieu. En net zoals heel velen van mijn generatie heb ook ik geworsteld met die culpabilisering van alles wat met seksualiteit te maken heeft. Op aanraden van iemand die pedagogie studeerde en met wie ik over mijn problemen had gesproken, heb ik een boek gelezen van de jonge Leuvense docent Steven De Batselier. In die publicatie – wellicht *De geperverteerde mens* – vond ik toch een bredere mensvisie, een bredere kijk op seksualiteit. Vermoedelijk in het najaar van 1967 heb ik contact gezocht met hem. En ik denk dat vooral hij mij heeft beïnvloed om te beginnen er opener over te denken. Het is ook Steven die me in contact bracht met een West-Vlaamse dokter die psychiatrie studeerde. En met ons drieën zijn we naar Antwerpen getrokken, waar we het Gesprekscentrum (GC) leerden kennen. Ik ben meerdere keren naar die vergaderingen geweest, maar ik vond ze eerder gedrukt en klagend – je had op dat moment inderdaad veel triestige verhalen – in tegenstelling tot de latere bijeenkomsten van de LSWH waar het er in mijn herinnering juist helemaal anders aan toe ging, namelijk open en vrolijk. Wij waren natuurlijk jonge gasten, in tegenstelling tot die oudere generatie in het GC die al jaren- en decennialang de maatschappelijke druk had ondervonden.



Cover van het blad van de Universitaire Parochie, met daarin dat eerste artikel.



Affiche ter aankondiging van een voordracht van Cees Straver, eind 1970.

Het is dus door Steven De Batselier dat ik tot een heel ander inzicht ben gekomen, dat ik mensen heb ontmoet, en dat alles heeft mij dan inderdaad de moed gegeven om ook in Leuven iets rond dat thema te doen.

Een andere factor was natuurlijk de UP, waar wij enorm opkeken naar wat in Nederland gebeurde, ook op kerkelijk gebied. Dat waren de woelige jaren, toen er nog een zekere hoop was dat er iets van ging komen. De taal van de UP was trouwens de taal van de kort nadien uitgetreden priester,

dichter en theoloog Huub Oosterhuis. Nog een voorbeeld: het eerste artikel dat ik in het UP-blad met veel waardering schreef, in oktober 1966, ging over de persvoorstelling en de inhoud van de Nederlandse nieuwe catechismus. Met enkele mensen van UP waren wij daarvoor naar Amsterdam getrokken. In die catechismus werd trouwens al minder negatief over homofilie gesproken."

v a n e e n e e r s t e a r t i k e l ...

"Ik vond dat er iets moest gebeuren, en heb dus gevraagd om een artikel over homofilie te mogen schrijven voor ons tijdschrift. Vicepreses Vital Peeters, intussen overleden, heeft zich daar lang tegen verzet. Maar op een bepaald moment had hij de griep, of was hij minder alert, en zo kreeg ik toch de toelating. Diezelfde avond had ik het artikel al, want dat lag natuurlijk reeds lang klaar. Uiteindelijk is het verschenen in het nummer van 1 mei 1969.

Eigenlijk had ik daarbij niet de oprichting van een groep als doel voor ogen. Mijn bedoeling was vooral om de ideeën te beïnvloeden. In het artikel, dat trouwens begint met een citaat van Huub Oosterhuis, beschrijf ik het zichzelf eenvoudigweg aanvaarden als 'wellicht de enige menselijke oplossing. Pas als men (...) ophoudt met krampachtig te willen zijn zoals de anderen of niet langer alleen maar in het geniep oppervlakkige contacten aandurft, is er kans op geluk. (...) Tot de bevrijding van zulke mensen kan en moet iedereen bijdragen: door voor zichzelf een eerlijke zoekter te zijn naar medemenselijkheid en liefde en respect voor de ander.' Ik vond dus dat we moesten ophouden mensen te catalogeren.

Dat artikel heeft heel wat losgeweekt, vooral dan positieve reacties, waarvan er een aantal al in mei in een tweede bijdrage zijn

samengebracht. Op dat moment is eigenlijk de LSWH ontstaan – dus niet pas ten tijde van de teach-in in het najaar. Terwijl het mij in eerste instantie te doen was om de bestaande beeldvorming te doorbreken, zijn het anderen die het groepsgebeuren hebben opgebouwd, met als belangrijkste figuur Stefaan. Hij was daar trouwens de ideale persoon voor. Ook hij had me gecontacteerd na dat eerste artikel. En als ik me niet vergis, was het in de tuin van de peda waar hij op kot zat, dat we in mei 1969 de eerste keer vergaderd hebben.”

... n a a r e e n k l e i n e k e r n

“De eerste jaren van mijn studies geneeskunde heb ik in Gent gedaan”, verduidelijkt Stefaan, “om dan in 1968 de overstap naar de KUL te maken. Voor die verhuis was er eigenlijk slechts een latent besef van mijn homoseksuele gevoelens. Dat laatste jaar in Gent heb ik op een bepaald moment echter een boekje in handen gekregen waarin iets stond over homoseksualiteit. Ik had wat contact met het Katholiek Universitair Centrum, en met één van die paters dominicanen, die ik als een raadsman aanzag, heb ik er voor het eerst over gepraat, dat ik die passage op mezelf heel goed toepasbaar vond. Hij heeft daar echter ontwijkend op geantwoord. In Gent heb ik dus geen contact gehad met andere homo’s, en in die zin was het een eenzame periode.

In Leuven daarentegen is dat heel snel veranderd. Enkele weken na een folder te hebben gezien van een dienst voor psychologisch advies voor studenten – de juiste naam herinner ik me niet meer – ben ik er op bezoek geweest met de vraag: ‘Kunt u mij helpen om te weten te komen of ik al dan niet homo ben?’ Na een tiental wekelijkse zittingen liet men mij zelf tot die conclusie komen. Maar wat dan? Hoe anderen te ontmoeten? Dat wist die psycholoog ook niet, dus gaf hij mij de coördinaten van Steven De Batselier. En zo is de bal aan het rollen gegaan, en heb ik de op dat moment in Antwerpen bestaande groepen, met eerst de BVSR op de Italiëlei, leren kennen, al vond ik dat allemaal toch een beetje ontgoochelend. Maar ook in die periode hoorde ik voor de eerste keer Berts naam vermeld worden.

Na zijn artikel over homofilie in het tijdschrift van de UP heb ik dan contact met hem opgenomen. En kort daarna heeft zich een kleine kern gevormd. Wie daar zeker bij past, is de al lang overleden Jacques Taminau, die parallel met ons de Franstalige studentenwerkgroep RSEH (Recherche et Solidarité Etudiante sur l’Homophilie) heeft opgericht, en vijf jaar later mee aan de basis lag van de Communauté du Christ Libérateur. Ik herinner me alvast enkele bijeenkomsten, Vlamingen en

Walen samen, op zijn kot in de Ravenstraat. Het is ook door hem dat ik de Brusselse homobars heb leren kennen, en dat ik voor het eerst naar Amsterdam ben gegaan. Later beperkten de contacten met de Franstaligen zich tot op persoonlijk vlak: elke groep ging zijn eigen weg.”

e e n t e a c h - i n

“Binnen onze kleine kern groeide het idee van die fameuze teach-in, maar voordien kwamen we nog niet naar buiten. Een thesis van begin jaren ’80 meldt dat er nog voor de zomervakantie van 1969 een informatiecampagne is gevoerd waarbij pamfletten met als titel ‘Waarom een studentenwerkgroep homofilie in Leuven’ aan de Alma-restaurants zijn uitgedeeld, maar daar stel ik mij toch grote vragen bij: wie van ons zou dat toen hebben aangedurfd?(2)

In elk geval was ik dat jaar geslaagd in de eerste zit, en had ik dus een lange vakantie in het vooruitzicht. Op een of andere manier had ik vernomen dat er in Nederland al verschillende studentenwerkgroepen bestonden en dat er die zomer in Enschede een kaderweek van hun federatie (FSWH) zou plaatsvinden. Dus die heb ik, als enige Vlaming, bijgewoond. Ik wist dat de toen gekende Rotterdamse psychiater Wijnand Sengers, auteur van *Gewoon hetzelfde?*, er zou zijn, en dat was voor mij misschien wel dé reden waarom ik wou gaan. Door wat ik hoorde en zag over wat er elders aan de gang was, is natuurlijk het idee versterkt om ook in Leuven van start te gaan met een groep. Het organiseren van teach-ins, waarbij het overbrengen van informatie centraal stond en dus niet een polemisch debat, was toen in de mode. Onze teach-in, op 29 oktober 1969 in de grote zaal van het College De Valk, was aangekondigd door middel van affiches en, zoals toen de gewoonte was, met een radiowagen.(3) Vanzelfsprekend waren we onder de indruk, zelfs een beetje beduusd, door de overrompelende opkomst – honderden mensen hebben we terug naar huis moeten sturen – zodat snel beslist is om op 12 november de teach-in te herhalen voor opnieuw een afgeladen volle zaal. En het klopt wat wijlen Jan Roegiers zei, dat de LSWH’ers goed verspreid over de zaal zaten, en dus vooral niet samen, omdat anders medestudenten zouden hebben kunnen vermoeden wie we waren.”

b e s c h e r m d e n g e d r a g e n

“Dat is allemaal in belangrijke mate mogelijk geweest door de steun van de UP,” stelt Bert, “dat ons de hand boven het hoofd hield, ons financieel steunde en lokalen ter beschikking stelde – later zelfs het kasteeltje in Wijgmaal voor de eerste fuiven – zodat we op dat vlak eigenlijk geen inspanningen moesten doen. En dat is in de toenmalige groep van de Universitaire Parochie allemaal heel vanzelfsprekend geweest: dat werd breed gedragen, en valt dus niet te herleiden tot studentenpastor Seppe Yperman, die trouwens op dat moment al afscheid aan het nemen was en waarmee ik eigenlijk niet zo veel contact heb gehad. Wij kregen binnenin enorm veel ruimte. En in het speciale nummer van het UP-blad

voor de eerstejaarsstudenten, met een oplage van achtduizend exemplaren, werd bijvoorbeeld ook gewoon naar de werkgroep homofilie verwezen.”

“Het kan dat we door die band met de UP ook ingedekt waren tegen negatieve reacties vanwege de academische overheid”, vult Stefaan aan.

“Zelf ben ik er nooit rechtstreeks op aangesproken geweest..., behalve die ene keer dat ik bij Mgr. Descamps, de allerlaatste rector magnificus, ben geroepen.

Ik weet echter niet meer of dat

verband hield met de teach-in of met het ophefmakende themanummer over seksualiteit van de tijdschriften *Universitas en Rerum* waarvoor ik een artikel met de provocerende titel ‘Homoseksualiteit bestaat niet’ had geschreven. Dat nummer heeft tot een hele rel geleid, met een gerechtelijk onderzoek en ondervragingen, maar de redactie had dat voorzien: geen enkel artikel was ondertekend en de verantwoordelijkheid werd door de redactie collectief opgenomen. In elk geval herinner ik me weinig van die ontmoeting met de rector, behalve een vaderlijke vermaning. Vermoedelijk heeft de UP veel meer moeten aanhoren over wat wij aan het doen waren.”

Midden november 1969 zijn Bert en Stefaan, samen met enkele Gentse collega’s en een vertegenwoordiger van de FSWH, uitgenodigd bij de toen alom gekende historicus, moraal filosoof en seksuoloog Jos Van Ussel thuis. “Dat gesprek heeft geen concrete resultaten opgeleverd”, verduidelijkt Bert. “Hij was gewoon geïnteresseerd in wat er gebeurde. Ik herinner me echter vooral dat er bouillabaisse was. (lacht) Ik vond dat zo’n originele manier om mensen te ontvangen.” “Veel structurele contacten waren er toen sowieso niet”, zegt Stefaan. “Eigenlijk was iedereen nog zeer op het eigen eilandje, in de eigen context, aan het werken.”

d e b e s t e h e r i n n e r i n g e n

In de beginperiode probeerde de groep voorzichtig een plaats te veroveren binnen het universitaire milieu. De werking draaide vooral rond het onthaal en interne samenkomsten, al organiseerde men eind 1969 en begin 1970 ook nog lezingen door de Nederlanders Wijnand Sengers en dominee Alje Klamer, al bleef de opkomst dan aan de magere kant. Bert schreef in het UP-blad dat de grootste verdienste van de groep was dat na minder dan een jaar “een dertigtal homofiele studenten en studentinnen elkaar in hun gewone omgeving leerden kennen en in een menselijk kader met elkaar kunnen praten”. Terzelfder tijd waarschuwde hij voor een situatie waarbij “homofielen zich apart gaan opstellen en de anderen hen apart houden”.



Cover van het geruchtmakende seksnummer van *Universitas en Rerum*.

Begin jaren ’70 resulteerde de te voorzichtige opstelling van de LSWH in kritiek vanuit studentenmiddens: doordat de nadruk vooral op het aspect praatgroep lag, had zij immers te weinig oog voor de politieke en maatschappelijke dimensie. Stefaan is het in zekere zin eens met die kritiek. “De groep had toen vooral een heel persoonlijke functie. In de toenmalige omstandigheden was het voor de meesten een middel om de zelfaanvaarding te realiseren. En dus konden we niet te hard van stapel lopen, want we waren in de eerste plaats rond onszelf bezig. Maar terzelfder tijd had de oprichting van de LSWH al een grote maatschappelijke relevantie. Ook al waren wij minder militant dan de ‘68-ers, het feit alleen al dat de LSWH bestond, en het onderwerp vanuit een taboesfeer geleidelijk meer bespreekbaar begon te worden, vind ik eigenlijk al een zeer grote waarde.”

Op dat moment was Bert al een tijd weg uit de studentenparochie, namelijk vanaf de zomer van 1970. “Achteraf heb ik moeten beseffen dat de denkwereld buiten Leuven nog helemaal anders was. Die artikelen in het blad van de UP hebben me nog een hele tijd achtervolgd, ook op professioneel vlak. Toen ik een tijdje in het onderwijs stond, was mijn verleden doorgedrongen aan het bisdom Antwerpen en werd ik daarover door de vicaris voor onderwijs ter verantwoording geroepen. Hoe dan ook, als ik mijn artikelen nu herlees, sta ik nog altijd achter wat ik toen heb geschreven. Het was sowieso een heel boeiende tijd. Alles leefde, alles bewoog. En in de LSWH heb ik heel fijne mensen ontmoet, die als persoonlijkheid een grote inbreng hebben gehad. Ook anderen voor wie het bestaan van de groep duidelijk een enorme bevrijding betekende. Hoe kort ik ook maar bij de groep betrokken ben geweest, ik heb de beste herinneringen aan wie ik er toen ben tegengekomen.” Stefaan voelt eveneens enige fierheid over wat er een halve eeuw geleden is gebeurd, en de bijdrage die hij daartoe geleverd heeft. Hij heeft de groep langer gekend: eerst tot 1972, om in de periode 1974-76 terug in Leuven te belanden. “In die tweede periode had ik eerder persoonlijke contacten, want ik was zelf geen student meer. Maar ik merkte dat de sfeer losser werd, dat er minder angst was. Daar was ik blij om. En dat de groep na vijftig jaar nog altijd actief is, mag zeker gevierd worden.”

Bart Hellinck

(1) Zie ook de nummers (2011) 17, pp.23-27 en (2013) 19, pp.24-28 van deze nieuwsbrief voor de getuigenissen over deze periode van Jef Mostinckx en wijlen Jan Roegiers.

(2) Het archief van de LSWH, beheerd door het Fonds Suzan Daniel, bevat in elk geval een exemplaar van dat pamflet, met een tekst die is ontleend van de Tilburgse Studentenwerkgroep Homofilie. Een publicatie van de Federatie Studentenwerkgroepen Homofilie uit Nederland meldt alvast dat één van hun medewerkers “vertaalde pamfletten van de FSWH in menige buitenlandse universiteit heeft opgehangen”, hetgeen onder meer tot gevolg had dat de federatie contact kreeg met studenten uit onder meer “Kopenhagen, Aken, Berlijn, Parijs, Gené, Brussel en Leuven”. Is die zogenaamde informatiecampagne dus door die Nederlander gevoerd? Dat kan niet worden uitgesloten, maar eigenaardig genoeg vermeldt het pamflet op de achterzijde als voorlopig contactadres de Dienst Aan Vrienden van pater Daniël Verhaegen, later één van de sprekers op de teach-in.

(3) Daarnaast was er ook een door de KUL verspreide persnota waarin het doel van het evenement als volgt werd verwoord: “homofiele studenten te helpen bij het aanvaarden van hun gerichtheid en de bevrijding uit hun isolement. Het wil tevens bijdragen tot de beïnvloeding van de thans nog negatief ingestelde publieke opinie.”

regard pluriel (1981-1983), un groupe

Il y a quelques années, le Fonds Suzan Daniel a pu accueillir, par hasard, une partie des archives de Regard Pluriel (1981-1983), un 'groupe d'action contre la répression sexuelle'. Le triumvirat Jean Canivet, Serge De Smet et Guillaume Spies en était le pivot. Voici un retour en arrière, fondé sur une série de documents et le témoignage de deux de ces pionniers.

prendre conscience de
notre existence

Entre 1978 et 1981 AF Services et puis les Editions GAY ont publié au moins 29 numéros de GAY, revue mensuelle de l'homosexualité. Au début, l'adresse de l'association ADEHO faisait également fonction pour la revue, mais à partir de fin 1979 la rédaction a déménagé vers l'avenue Louise, où s'est créée en plus une librairie et une bibliothèque. Quelques mois plus tard, Jean s'est joint à la petite équipe (dont faisait partie aussi William Cliff), et assez vite il y a joué un rôle important en écrivant des éditoriaux, des articles et des poèmes, et en publiant des photos.



GAY n'ignorait pas le contexte de l'époque: la lutte contre l'article 372bis du Code pénal s'était intensifiée, (entre autres) l'hebdomadaire Pour avait révélé l'existence des microfiches 'B' – donc le fichage secret d'homosexuels par la police – et la mise en disponibilité de l'enseignante Eliane Morissens après avoir témoigné à visage découvert à une émission de la RTBF consacrée aux lesbiennes. La revue, ou plutôt le 'collectif' qui était derrière, voulait s'engager, et critiquait – de façon nuancée dans des numéros suivants – les associations homosexuelles francophones après avoir 'pris conscience de l'apathie et du repli vers l'intérieur' de celles-ci. Il s'agissait "donc de faire prendre conscience de notre existence et de notre nombre et, parallèlement de revendiquer l'égalité. Que ceux qui n'attendaient que cela pour entrer dans la course nous rejoignent maintenant."

Avant, GAY avait déjà participé à la manifestation du 28 juin 1980, la première 'journée homo-lesbienne' nationale à Bruxelles, "même s'il n'y eut pas de banderoles à notre sigle". Mi-janvier 1981, une douzaine de personnes ont ensuite distribué 5000 cartes en face de City 2, rue Neuve, avec comme texte: "Je suis homosexuel(le), je fréquente votre ville, vos rues, vos magasins, vos églises, vos cafés, vos bureaux, votre famille, vos amis, vos trams et vos passages cloutés et je suis des millions de par le monde."

Mais la revue ne se vendait pas tellement bien – avec le magazine français Gai Pied, un concurrent beaucoup plus fort s'était présenté – et après déjà avoir frôlé "la catastrophe financière" antérieurement, elle a cessé d'exister au printemps de 1981. Mais il y avait toujours "une

volonté collective de poursuivre certaines actions". Et "bien loin de nous croire indispensables ou seulement sérieux", cela est devenu Regard Pluriel, un groupe d'action dont le but était "de débloquer certaines situations d'inégalité dont sont victimes les 'minorisés'".

Cela a été possible parce que Jean avait rencontré Guillaume et Serge, deux amis inséparables qui avaient envie de créer un mouvement pour militer en faveur de la cause homosexuelle.

pas des militants
acharnés

"J'avais presque 23 ans", dit Guillaume. "C'était tout au début que je me suis rendu compte que j'étais homosexuel. Je l'ai découvert à Bruxelles:



La couverture du numéro 23, septembre 1980, de la revue GAY d'une part, et de la publicité pour le magasin à l'avenue Louise d'autre part.

Un exemple: à l'époque, je n'avais pas encore une machine à laver chez moi, donc j'allais au salon-lavoir. Il y avait une dame que je ne connaissais pas et elle est venue m'aider à plier mon drap-housse. Elle m'a montré comment le faire. Un jour son fils m'a raconté qu'après être rentrée chez elle, elle a dit: 'J'ai vu l'homosexuel et je voulais le voir de plus près...' Elle me voulait voir de plus près! Elle était contente comme ça, et moi, je m'en foutais. Oui, j'étais une bête curieuse quelque part dans le quartier.

C'était un peu le cas aussi à l'école catholique où j'étais chargé d'enseigner la religion. N'étant pas fan des cours traditionnels, je préférais parler du principal enseignement de Jésus: l'amour de soi et celui des autres. Les élèves adoraient mon cours – ils étaient ravis de pouvoir parler d'eux, pour une fois – mais cela n'a pas plu à tout le monde, notamment à quelques parents influents. Alors j'ai été viré 'gentiment', sous le couvert d'une restructuration.

Étant devenu chômeur et assez révolté, j'ai cherché à faire quelque chose d'utile, en parlant vrai et sans me cacher. Avant, je ne m'intéressais pas trop à la politique. C'était plutôt la 'fiesta' – je sortais

d'action pour débloquer des inégalités



Carte postale et carte promotionnelle, publiées par Regard Pluriel.

beaucoup à l'époque – et rencontrer des gens. C'était d'ailleurs dans un bar que j'ai rencontré Serge. Et grâce à un réseau d'amis on a croisé Jean, qui était plus politisé et plus structuré que nous, qui connaissait mieux les gens et qui m'a appris beaucoup de choses."

"J'avais acquis une certaine expérience de la gestion dans une asbl de théâtre", explique Jean. "Et pendant un certain temps, j'assistais à des réunions de l'Association Belge du Partito Radicale: il y avait des choses intéressantes et des gens intéressants, mais finalement, je n'avais pas envie de faire des choses avec lesquelles je ne me sentais pas en totale adéquation ou compétence. Alors, quand Guillaume et Serge m'ont parlé de ce projet, de ce désir, cela m'a intéressé sans doute. Et j'ai participé."

"On a branché tout de suite", reprend Guillaume. "Il y avait un sentiment, une façon de voir la société, qui nous unissait. On avait un côté militant – parce qu'il fallait – mais on n'était pas des militants acharnés. On avait envie de faire bouger les choses, mais en rigolant. Oui, on s'amusait bien. On ne cherchait rien d'autre. On voulait juste pouvoir faire notre vie tout simplement, sans voir plus loin, et sans arrière-pensée. Nous, on se sentait vraiment libre et on s'autorisait tout ce qu'on voulait. N'oubliez pas qu'il y avait plein de choses qui bougeaient à ce moment-là: à Amsterdam, en France aussi, par exemple avec Gai Pied et les petites annonces dans Libération."

a u c u n e é v a n g é l i s a t i o n

"C'est Jean qui a trouvé le nom 'Regard Pluriel', se référant à poser un regard sur le monde, mais pas dans une seule direction, et avoir différentes visions de la vie. Cela reflète aussi qu'il n'y avait pas que l'homosexualité qui nous intéressait: on avait envie de faire parler d'autres choses également. Un peu comme dans l'émission radio Vertiges que j'ai animée avec Serge vers la fin de Regard Pluriel. On disait: une émission qui parle d'autres choses, ét aussi d'homosexualité." "Ça nous paraissait important", ajoute Jean. "de montrer que des homosexuels n'étaient pas préoccupés de d'eux-mêmes, mais qu'ils pouvaient aussi s'intéresser à d'autres sujets, comme par exemple

la lutte contre la faim dans le monde. Mais on était quand même un groupe de personnes réunies au départ par l'homosexualité, essentiellement."

"Cela veut dire aussi qu'on n'allait pas partout pour revendiquer l'homosexualité", explique Guillaume. "Quand il y avait une manifestation par exemple anti-missiles ou contre le racisme, on y allait, mais sans calicot à nous, donc quasi incognito. On était solidaire, de pleines choses. Et on voulait montrer que ce n'est pas parce qu'on est pédé, qu'on ne va faire que des trucs de pédés. C'était plus ça, notre message. Pas tous nos membres et sympathisants étaient d'ailleurs des homos ou lesbiennes – il y avait des hétéros aussi. Pourtant, on n'a jamais été très nombreux: une petite dizaine au maximum aux réunions, je crois. Mais bon, il fallait aussi des gens qui aillent aux manifs et tout ça. Et il n'y avait pas un chef ou un conseil

qui décidait: on va faire ceci et cela. Non, c'était tout le monde. Et chacun pouvait faire des propositions. C'était tout à fait informel. Pour citer Jean: 'Ce n'était pas un choix de ne pas être organisé, c'était notre nature.'

Si quelqu'un n'avait pas envie de participer à telle chose, il ou elle ne le faisait pas. Mais il y a eu très peu de refus: comme cela nous plaisait, on le faisait. Même quand on essayait de conscientiser le public gay, on ne disait jamais: 'il faut, il faut, il faut'. On n'avait pas ce discours. On n'allait pas dans les bars exhorter les foules. Non, ce n'était pas du tout une sorte d'évangélisation. On vivait, on était nous-mêmes, et puis c'est tout.

Vous savez à l'époque, tout le monde avait beaucoup de problèmes personnels, parce que c'était quelque chose que la plupart des gens découvraient, y compris nous-même. On se cherchait donc. On parlait et discutait beaucoup, et puis on se racontait un peu nos joies et nos tristesses. Ce n'était pas que action-action. On devenait une bande de copains. C'était plus comme ça qu'on le vivait."

l a f o l i e d o u c e

"Fin 1981, j'ai été agressé à la sortie du métro, Porte de Namur. Les agresseurs me cherchaient et initialement, j'ai essayé de foutre le camp, mais ils m'ont attrapé et m'ont foutu des coups de pied, avec des bottes pointues de cowboy, dans la figure. J'étais inconscient un certain temps en haut de l'escalateur du métro. J'ai dû aller au commissariat d'abord, alors que je pissais du sang. Puis, on m'a finalement emmené

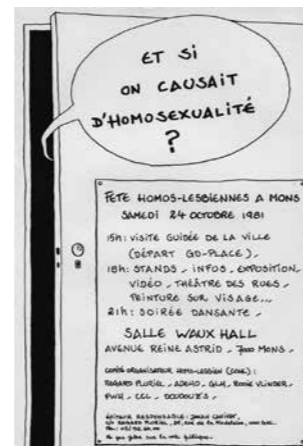
à l'hôpital où là j'ai commencé à vomir, et où je suis resté trois jours sous somnifères, calmants et tout le bazar. J'ai pu identifier les coupables – un est revenu sur le lieu du crime – mais il n'y a jamais eu de procès: comme j'avais déposé plainte, il me fallait un avocat, mais c'était cher et je n'avais pas l'argent. Cette agression a laissé beaucoup de traces, psychologiquement aussi. Il m'a fallu quelques semaines pour oser traverser la rue. Mais en même temps, j'ai décidé de passer à la télévision: la RTBF cherchait des témoignages pour l'émission 'Écran témoin'. Et après avoir pris l'engagement d'y aller, j'en ai profité pour faire mon coming out dans ma famille.



11 novembre 81
Photo de Guillaume, après avoir déposé la gerbe au Soldat Inconnu, qui a été publiée dans la revue Masques (1982)13.

J'ai eu beaucoup de chance d'avoir des parents qui m'aimaient, parce que je sais bien que ce n'est pas le cas pour tout le monde. Serge par exemple a été rejeté totalement de sa famille. Comme on était proche du Partito Radicale, Regard Pluriel a fait quelques actions avec eux, mais la plupart, c'était des initiatives à nous. Des interventions auprès des partis politiques, certainement autour 372bis. Pendant des mois, un de nous se mettait chaque semaine devant le cabinet de Jean Gol, ministre de la Justice, pour lui offrir une rose, avec un petit carton: 'N'oubliez pas l'article 372bis'. Cela le faisait bien rigoler, mais il laissait faire. C'était fou comme action, mais cela nous plaisait, ce genre de folie douce, gentille. On tapait gentiment sur le clou, mais on tapait quand même. En juillet 1982, nous avons organisé une veillée aux flambeaux à la Gare Centrale pour dénoncer les interventions arbitraires de la police dans les lieux de drague. Moi aussi, j'ai été une fois dans une raffe à la Gare. Des flics arrivaient de tous les côtés et toutes les portes étaient cloisonnées – il n'y avait plus moyen de sortir. Je n'avais rien fait, donc il n'y a jamais eu de suite pour moi. Mais cela se faisait de temps en temps, cette histoire de montrer que c'était eux qui avaient le pouvoir et que notre liberté n'était vraiment pas la liberté. Le 11 novembre précédent, on avait déposé une gerbe au Soldat Inconnu, en hommage aux homos et lesbiennes déportés pendant la Seconde Guerre mondiale. Notre demande pour intégrer le défilé des anciens combattants avait été rejetée. Comme ils ne voulaient pas qu'on y aille, on a décidé d'y aller quand même, discrètement. On avait fait une gerbe de roses roses en forme de triangle rose. Serge faisait le guet pour voir où ils en étaient dans l'avancement de la marche, et moi, j'avais la gerbe dans les bras. Quand ils sont arrivés à notre hauteur, moi, je suis rentré dans le groupe, et j'ai marché, calmement, avec les

autres. Il y a eu un peu de remous, des regards et des murmures, mais comme on ne faisait pas d'esclandres, ils m'ont laissé faire. Et voilà, j'ai déposé ma gerbe, Jean a pris les photos et on avait une petite réussite en plus à notre actif."



Publicité pour la fête homos-lesbiennes à Mons.

à Mons, pour soutenir Eliane Morissens. Cela a été le truc qui nous a fait connaître. Mais je ne crois pas que la fête eut connu le même succès sans l'appui de Jean Pierre du GLH (Groupe Libération Homosexuels), car il connaissait beaucoup de monde. La journée réunissait un monde inattendu, mais également quelques casseurs. À un moment donné, on a dû arrêter la fête, la police est intervenue et puis cela s'est calmé."

des minorisations sexuelles

"Une fille hétérosexuelle qui était assez active dans Regard Pluriel pendant un certain temps, travaillait au CEDIF", raconte Guillaume, "donc le centre de documentation et d'information de la Fédération Laïque de Centres de Planning Familial. Elle trouvait qu'on était rigolo et que ce qu'on faisait était chouette. Donc elle avait envie de faire avancer les choses à son niveau. Ainsi, il y a eu des débats-infos sur l'homosexualité dans des maisons de jeunes, auprès de travailleurs sociaux, conseillers conjugaux... Je me souviens surtout que les gens étaient étonnés. Ils découvraient aussi – c'était le début qu'on en parlait. Mais c'était toujours très respectueux et très sympa. Je n'ai jamais senti d'animosité. Ils nous trouvaient très courageux, alors que pour nous, c'était normal de parler comme ça.

Là, on allait un peu comme les représentants de la 'communauté' qui n'existaient pas. Je n'aime pas du tout ce terme, parce qu'il n'y a pas de communauté. Il y a très peu de solidarité, sauf si on est membre d'un groupe bien précis. Autrement, ils s'en foutent. Je crois que c'est dans toutes les 'communautés' que ça se passe comme ça, un peu plus ou un peu moins. Chez nous c'est la même chose. C'est comme ça, et puis voilà.

Nous voulions parler de l'amour, du respect et de la joie de vivre. C'était surtout ça, notre message, en nous centrant sur les problèmes 'des minorisations sexuelles, en les situant dans le contexte d'une société normalisatrice et oppressive', comme on l'a formulé alors dans un

rapport. C'est ainsi qu'on a travaillé sur la transsexualité. Pour les transsexuels, c'était beaucoup plus difficile que pour les homosexuels. Dans notre groupe, il y avait Claude, qui évoquait beaucoup de difficultés personnelles liées à sa transition. Elle ne pouvait pas cacher qu'elle avait encore un corps d'homme, et c'était très dur à vivre. Elle venait nous voir pour avoir un soutien, parce qu'elle était très seule. Moi, j'ai causé des heures avec elle. Et je crois que ça a fait du bien. Elle était vraiment contente d'avoir des gens qui l'entendaient, qui l'écoutaient, qui parlaient avec elle. Mais ses problèmes personnels étaient trop importants pour qu'elle puisse faire des actions et de s'engager et tout. Les gens se foutaient d'elle. Elle savait que, dès qu'elle passait la porte, elle avait retrouvé le regard des autres.



"C'était quelque chose qui nous posait beaucoup de questions", ajoute Jean. "Moi, j'étais mal à l'aise avec elle et en même temps je m'en voulais d'être mal à l'aise, parce que je l'aimais bien. C'était une personne très attachante, adorable." "Ce dont je me souviens aussi, c'est que les transsexuels à l'époque refusaient d'être assimilés aux homosexuels, et que les homosexuels refusaient d'être assimilés aux transsexuels", reprend Guillaume. "On a eu beaucoup de discussions à ce sujet-là, parce qu'on voulait arrêter de faire l'amalgame entre homosexuel, déviant, délinquant, malsain, transsexuel, pédophile et tout ça. C'était avant qu'on parle de LGBT. Puis, il y a aussi un pédophile qui est venu. À l'époque on ne connaissait pas la pédophilie. On ne savait pas. On n'en parlait pas comme on en parle maintenant. Nous, on était ouvert à la discussion et à ce que tout le monde soit heureux. Il nous parlait, il nous donnait sa vision de la pédophilie. En même temps, je trouvais ça tellement bizarre: un adulte avec des enfants... Ça nous a embarrassé."

plus de joie

"La naissance de Regard Pluriel était liée à plusieurs éléments", explique Jean, "comme une conscientisation, la rencontre d'amis, la furtivité, des événements... Et également la disponibilité à ce moment-là, parce que c'était dans une période où je n'avais pas tellement besoin de travailler. Mais vers 1983, ce contexte était en train de changer. D'abord, je me suis trouvé à l'hôpital pendant quelques semaines, et puis j'ai recommencé à travailler. Et il y avait des choses – et des personnes – qui nous énervaient. On était passé à nous faire chier, tandis qu'on avait envie de s'amuser. Cela devenait pesant."

"On peut militer et s'amuser en même temps", souligne Guillaume. "Si on ne peut pas s'amuser, ça ne vaut pas la peine. Certains des nouveaux arrivants dans le groupe étaient vraiment très ennuyeux. Ils nous prenaient la tête, vraiment. Ils voulaient discuter sur l'idéologie ou les statuts... Cela devenait tellement fatigant et débile, et cela a commencé à nous emmerder. Quand on a vu des gens qui essayaient de se placer, on a constaté que ce n'était pas ce qu'on voulait. Ça nous dégoûtait déjà tellement avant qu'on n'allait pas devenir comme ça. On ne voulait pas et on ne pouvait pas. Comme il n'y avait plus de joie, de gaieté, comme on l'avait au début, Jean, Serge et moi ont démissionné comme membre effectif en avril 1983.(1) On a préféré arrêter plutôt que de commencer à ramer ou à se disputer. C'était difficile, parce que quelque part on se faisait déposséder de notre bébé. Mais en même temps, on n'avait pas envie de passer notre vie à militer." "Nous trois, on était vraiment amis et on est resté en contact", dit Jean. "Mais Serge est décédé assez vite, avant la fin de cette décennie. Quelques amis, comme Christian, sont morts du sida. Entre-temps, nous avons perdu encore d'autres gens de notre équipe. Un prêtre, qui fallait exercer une certaine discrétion, mais il s'exposait et prenait quand même des risques. À la fête à Mons, où il était plus ou moins sur son territoire, il a dansé ouvertement avec je ne sais plus qui. Ou Jean-Pierre, un marollien qui n'était pas du tout homo. Il était fantastique et délicieux, ce type. Mais il nous voulait entraîner dans plein de choses. Quand il y avait une boulangère qui avait mal reçu un étranger, il voulait tout de suite aller 'occuper' la boulangerie."

pas coincé

"À l'époque, les gens étaient vraiment coincés dans des croyances, des idées toutes faites au niveau de la sexualité ou de la vie", explique Guillaume. "Tout était compartimenté. Les races aussi, tandis que c'est une illusion. Mais nous ne voulions pas être coincés, catalogués 'homo à vie'. On a toujours été très ouvert et très curieux. On se posait pas mal de questions aussi sur notre vie personnelle. Et on voulait faire plein d'expériences. On avait très envie de vivre, de goûter à tout. Il y avait pleines de possibilités, toutes sortes de couleurs à avoir. Alors moi, je me suis marié avec une femme, en Jean aussi. Mais on ne s'est jamais caché: on est comme on est, et on assume. Et nous avons été très heureux avec nos femmes respectives. Tout a une fin. Si on n'est plus heureux ensemble, on se sépare. Pourtant, on ne s'est jamais déchiré. On l'a fait avec respect. Pour nous, le respect, c'était important. C'est vraiment une des clés de notre vie."

Bart Hellinck

(1) Comme rien ne se passait plus, l'association a été dissoute quelques mois plus tard.

terugblik op een woelig leven

Germaine Nys, geboren in 1950 en oud-beroepsmilitair, heeft een woelig leven achter de rug, met op de achtergrond steeds een drang naar vrijheid. "Een relatie in goede en kwade dagen, tot de dood ons scheidt, is niet aan mij besteed. Daar was ik te rusteloos voor. Wellicht omdat de echte, ware liefde me niet is gegund." In wat volgt, blikt ze terug op haar leven. "Maar schrijf de namen van mijn ex-partners niet voluit. Sommigen zijn al overleden, anderen leven nog."



Als kind in Usumbura, in 1954.

e e n d r a n g n a a r v r i j h e i d

"Mijn jeugd jaren zijn toch wel bepalend voor mij geweest. Twee maanden na mijn geboorte ben ik voor zeven jaar verhuisd naar het toenmalige Usumbura, waarvan de naam na de onafhankelijkheid is gewijzigd in Bujumbura, de hoofdstad van Burundi. Mijn ouders – vader was koloniaal, moeder vroedvrouw – hadden vanaf 1930 eerst heel Belgisch Congo doorkruist, om uiteindelijk omstreeks 1950 in Usumbura te belanden. Die jeugd in Afrika, dat was voor mij een hele mooie periode – ik weet er niet zo veel meer van, maar toch nog genoeg. Vooral dat gevoel van en die drang naar vrijheid zit in mij. Uiteindelijk is mijn moeder naar België teruggekeerd voor de studies van de jongste kinderen, met mezelf als laatste van de rij van acht, waarna we achtereenvolgens woonden in Kessel-Lo, Schriek, Nijlen... De middelbareschooltijd heb ik bij de nonnen in Herentals op internaat doorgebracht, en dat is voor mij niet goed geweest. Dat ging echt niet. Ik voelde dat aan als een gevangenis. En misschien nog het grootste nadeel: je vervreemt van je familie. Je was enkel thuis van vrijdag- tot zondagavond, dus hoe kon je ze leren kennen. Andere factoren speelden daarbij ook een rol. Als gevolg van die Afrikaanse episode was de familie sowieso al verspreid. Zoals een van mijn broers het ooit verwoordde: hoe dikwijls zijn we eens allemaal samen geweest? Ik ken eigenlijk maar echt drie van mijn broers en zussen. Het leeftijdsverschil speelde onvermijdelijk ook een rol: het is pas door op latere leeftijd terug naar de streek van Heist-op-den-Berg te verhuizen, mijn geboortestreek, dat ik mijn oudste broer – wij schelen twintig jaar – beter heb leren kennen. Mijn ouders hebben mij nooit gepusht om te trouwen of zo, dus in dat opzicht hebben ze me wel vrijgelaten. Maar op andere momenten voelde ik me toch op- en afgesloten: met de kostschool, of met het feit dat ik niet mee mocht naar de begrafenis van mijn grootouders – die gestorven zijn vlak na onze terugkeer naar België en die ik dus nooit heb gekend – en het huwelijk van enkele van mijn broers. Dat gaf me in

zekere zin het gevoel dat ik als baby wel ben verwelkomd, maar dat ze later toch liever niet hadden dat men mij kende. Misschien omdat ik niet deed wat mijn ouders wilden.



Circa 1971.

toch niet evident. Zij was dus een vrijgevochten vrouw, die wist wat ze deed en een en ander durfde. Maar tegenover mij lag dat wat moeilijk. We hebben dat trouwens nooit uitgepraat, al is dat niet iets waar ik spijt van heb."

f r u s t r a t i e s

"Op het internaat waren er twee wat oudere meisjes van circa 17 jaar waar ik zo'n beetje een oogje op had. Zij wisten dat wel. Maar zij gingen elke dag naar huis, vertelden achteraf wat ze thuis allemaal hadden gedaan, en dat deed zeer. Kort nadien heb ik op 16-jarige leeftijd S. leren kennen, als klant van mijn zus die een kapperszaak had. Dat was en blijft de vrouw van mijn leven: daar was ik smoorverliefd op. Maar ze was getrouwd, had een zoon en een carrière, en was daarenboven dubbel zo oud. De liefde was wederzijds, maar mocht enkel bestaan in ons hart, want een relatie was onmogelijk. Ik moest nog naar school, kon niet bij haar gaan wonen of omgekeerd, en zij had zoveel te verliezen. Misschien dat het vandaag wel zou kunnen lukken, maar toen zeker niet. En dus heeft ze me in feite een beetje weggeduwd. Op zeker moment heeft ze me zelfs een brief geschreven waarin ze heel duidelijk is, in trant van: 'Ik zou wel willen, maar het lukt niet.' Op het einde van de middelbare studies was ik gebuisd, en ben ik langs de middenjury moeten passeren om een gelijkgesteld diploma te bekomen. Daarna waren mijn keuzemogelijkheden voor verdere studies beperkt, en ze interesseerden me eigenlijk niet. Uiteindelijk ben ik voor verpleegkunde gegaan, om na twee jaar toch weer te buizen en er dan de brui aan te geven. Maar op die hogeschool in Antwerpen had ik wel

Lk meen bijvoorbeeld dat mijn moeder het altijd moeilijk heeft gehad met mijn keuze om in het leger te gaan. Ze heeft dat nooit expliciet zo gezegd, maar ik heb dat altijd op die manier aangevoeld: die blik die ik kreeg als ik bij hen in uniform op bezoek kwam. Ik kan begrijpen dat ze die beroepskeuze niet voor ogen had gehad, maar uiteindelijk was het wel mijn leven. Bovendien is zij het thuis in zekere zin ook afgetrapt: in 1930, op 22-jarige leeftijd, naar Afrika vertrekken, terwijl je de wereld nog niet kent, was

L. leren kennen. We deden er alles aan om zoveel mogelijk bij elkaar te zijn: maar waar kon je naartoe? Op seksueel vlak beperkte het zich dus tot wat 'flodderen' in de auto, op afgelegen weggetjes of in de bosjes, en dat geeft toch geen 100% voldoening. Integendeel, op den duur was ik dus op van frustraties. Iets later heb ik me laten verleiden door een medestudente, en dat evolueerde tot een driehoeksverhouding met L. Dat heeft hoogstens een jaar geduurd, want dat was niet helemaal mijn ding, en dus heb ik er een punt achter gezet. In die periode was ik met enkele schoolvriendinnen na een vrije namiddag op weg terug naar school, toen we langs de Clan passeerden. De deuren waren nog maar pas open en ik stelde voor om daar eerst nog even iets te drinken. Daar zaten we dan, helemaal alleen, aan de toog. Ik weet niet meer of uitbaatster Irma een sigaar of een pijp aan het roken was, maar het viel in elk geval op. Net als hoe ze sprak, met een zware stem. Ik had direct iets van: ik voel me hier goed!"



In 1974, respectievelijk in een Aalsters park en met R. in Brasschaat.

p l a k k e n i n h e t n a c h t l e v e n

"Een lesbisch koppel op school, dat samenwoonde op een appartement, heb ik op een zeker moment de adressen van de Antwerpse lesbiennebars gevraagd. Die wilden ze eerst niet geven, omdat het volgens hen niet goed voor mij zou zijn. Maar daar wou ik zelf wel over beslissen. En zo ben ik in de Shakespeare, oftewel de 'Shake', beland waar ik in 1975 R. heb leren kennen. Dat was meteen het begin van vijf woelige jaren. Ik was onder de indruk van haar: ze leek me van alle markten thuis, en ik hoopte dankzij haar hogerop te geraken. De realiteit was dat ik in de kroegen en het nachtleven bleef plakken. Het bleek een opeenvolging van zuipen en smoren, en een leven van het café naar het werk en van het werk naar het café. Bovendien met veel vechtpartijen als gevolg van jaloezie. In zo'n donkere kroeg kon je al eens makkelijk met je hand ergens foefelen, bij manier van spreken. En de jukeboxen bevatten veel intieme dansnummers. Dus wat wil je? Ooit heb ikzelf geprobeerd R. uit te dagen door iemand te gaan halen voor een dans – dat bleek trouwens een jongen te zijn – maar dat is niet gelukt. Ze was daarvoor te werelds. Maar ja, ik wou thuis weg zijn en zag een kans. Op zeker moment waren er veel cafés voor lesbiennes, allemaal redelijk dicht bij elkaar. Dan gingen we te voet, van de ene plaats naar de andere. Ik kwam het liefst in de Shake, de Lady's Pub en de Clan, maar we bezochten eigenlijk alle kroegen. Ook gewone cafés, zoals vaak

de Muze ten tijde van zanger Ferre Grignard. Of we gingen al eens langs bij de travesties in het Schipperskwartier – de eerste keer dat ik daar binnenging, trok ik zo'n ogen. We beperkten ons trouwens niet tot Antwerpen: in Aalst had je 't Winkeltje, in Brussel de Black Swan. En helemaal op het eind van de Sint-Hubertusgalerijen was er bovenaan een kroeg waar je moest aanbellen: dat was geen halebizaak, maar iedereen was daar zo extravagant gekleed dat we er gewoon graag gingen om te kijken.

Ik herinner me ook een homocafé in de buurt van de Grote Markt waar in de zomer die mannen wedstrijdes sacochenwerpen organiseerden. Aan de Oude Dokken was er een gewoon cafeetje waar wel wat lesbiennes kwamen. Daar was altijd een vrouw in kostuum, die een speciale band droeg om haar borsten af te spannen. In die tijd, toen de opdeling butch-femme nog vaak goed zichtbaar was, liep ik doorgaans ook in maatpak. Maar een das heb ik nooit graag gedragen.



Als een van de weinige lesbiennes – je kon ze op één hand tellen – bezocht ik regelmatig enkele homobars in de Van Schoonhovenstraat en omgeving. Gewoon omdat ik in de buurt woonde, en ik dus minder ver moest om eens iets te drinken. De lesbiennebars waren eigenlijk gewoon een stom café, terwijl de homobars wat chiquer waren, met bossen bloemen en kitsch. Dat vond ik wel schoon. Bij Jacky van de Shake mochten getrouwde koppels binnen. Die waren dan op zoek naar een extra vrouw. Daar had ik weinig problemen mee, want die drongen zich niet op en zaten daar evenmin als voyeurs. Dat was gemoedelijk. Maar daar bleef het niet bij. Aangezien vrouwen niet genoeg verteren, liet ze ook matrozen binnen, net als bijvoorbeeld jonge koppels, en een hele bekende oud-wielrenner, die gewoon met ons kwamen lachen... Dat stoorde me natuurlijk wel. Dat gold eveneens voor nogal wat vrouwen die in mijn ogen hun geaardheid niet ernstig namen, want voor het geld bleven ze bij, of gingen naar bed met, een man. Er is in die tijd veel gezopen geweest, hoor. In vijf jaar tijd heb ik, met scha en schande, geleerd wat ik in minstens tien jaar had moeten leren. Ik was een groentje toen ik in dat wereldje stapte, en ik heb het vijf jaar volgehouden, maar dan ben ik tot het besluit gekomen dat het zo niet verder kon – was dat nu waarvan ik droomde? – en heb ik een punt gezet achter mijn relatie, om alleen te gaan wonen."

t h u i s i n h e t l e g e r

"Intussen had ik op professioneel vlak een opeenvolging van twaalf stielen, dertien ongelukken gekend. Maar er moesten sowieso wel centen binnenkomen. Mijn voorlaatste job was in een psychiatrisch

centrum in Mortsel. Dat ging goed tot op het moment een jonge verpleegster onze ploeg kwam vervoegen. Na een late shift heeft ze me gevraagd om haar te begeleiden naar de parking: het was daar nogal donker en er liepen op dat tijdstip nog wel wat mannen rond. Kort nadien ben ik op staande voet ontslagen. Blijkbaar was zij gaan zeggen dat ik haar had aangerand, terwijl er niks was gebeurd. Later is gebleken dat het een oplichtster was, en zelfs geen verpleegster. Voor mij is dat voorval een zware klap geweest. Het is nog maar de tweede keer dat ik dit vertel: ik kon daar niet over praten, want ik vond dat zo smerig. Ik voelde me schuldig, terwijl ik helemaal niks had gedaan.

Gelukkig ben ik in 1978 in het leger kunnen starten, eerst bij de transmissietroepen, en na enkele jaren naar de bevoorradings-logistiek. Daar voelde ik me heel goed: ik kon de bossen in, schieten, aan sport doen. Bepaalde aspecten, zoals het moeten gehoorzamen, lagen minder in mijn aard, maar eigenlijk viel dat allemaal nog goed mee. Behalve dan als we op speciale gelegenheden een rok moesten dragen. Daar probeerde ik onderuit te geraken. Maar gewoonlijk droegen we een broek, een vest en bottines, dus dat was perfect voor mij. Men had me gewaarschuwd dat ik in het leger nooit mocht zeggen dat ik lesbisch ben, want dat ik dan buiten zou vliegen. Maar op een of andere manier – ik weet niet hoe – moet mijn eerste baas in Peutie toch iets te weten zijn gekomen. Hij kondigde aan dat wij tweeën 's anderendaags naar leper moesten gaan. En onderweg begon hij: dat hij me toch eens iets moest vragen. 'Lap', dacht ik, 'het begint'. Hij had bepaalde zaken gehoord... 'Ja, ik ben lesbisch. Heb je daar iets tegen? Doe ik mijn werk soms niet goed?' Enfin, we hebben daarover gebabbeld tot in de Westhoek, hebben een paar pinten gedronken, en zijn dan teruggereden. Uiteindelijk ben ik altijd eerlijk geweest tegen die mannen, en heb ik nooit problemen gehad. Dat heeft me zelfs voordelen opgebracht. Zoals die keer in de bar. Er was altijd een mannelijke collega die zijn arm rond mij legde. Ik werd dat zo beu dat ik er een opmerking over heb gemaakt. 'Maar allez, ik zie de vrouwtjes zo graag.' 'Ik ook.' En plots viel hij stil. Achteraf is dat nog mijn beste maat geworden. Sowieso vind ik niet dat ik moet zeggen dat ik lesbisch ben. Ik vind dat een stempel, een beetje als de Jodenster. Hetero's moeten toch ook niks zeggen. Mensen zien wel wie je bent of wat je wilt. Dus iedereen wist het wel van mij. Zoals ook mijn ouders: ik had mijn vriendinnen, en daar moesten ze maar content mee zijn. Heel simpel. Een broer van me is homo, en herinner me nog zijn telefoontje om me dat te zeggen. 'Ja, en dan? Wat kan mij dat schelen?' Zo heb ik nooit begrepen waarom Will Ferdy zijn coming-out heeft gedaan. Waarom moest dat toch? Al heeft die houding zeker deels te maken met het maatschappelijke onbegrip



Met de lichte vrouwelijke militairen van 1978 en tijdens het militair défilé op de nationale feestdag, twee jaar later.

waarmee je af te rekenen kreeg, bijvoorbeeld bij de zoektocht naar een appartement. Doorheen de jaren ben ik dus wel een beetje veranderd, en kan ik het al wat makkelijker zeggen. Nu klinkt dat ook anders dan vroeger."

s c h e i d i n g w e r k - p r i v é

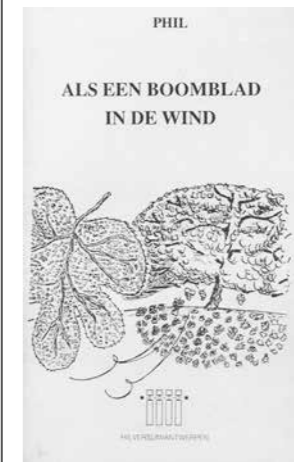
"De eerste vrouwen zijn in 1975 in het leger toegelaten, en ik ben dus enkele jaren later gevolgd. Bij die eerste lichtingen zaten veel lesbiennes – verhoudingsgewijs een pak meer dan in de maatschappij – maar in mijn herinnering is dat onder ons eigenlijk nooit een gespreksonderwerp geweest. Ik heb toen wel een avontuurtje gehad met G., een gehuude collega-militair. Kort daarna stond ze met haar valies voor mijn deur: ze ging scheiden. We zijn dertien jaar samengebleven. Die eerste lichtingen vrouwen hebben het in het begin niet altijd makkelijk gehad. Ik weet van een aantal ex-collega's dat ze echt wel hun mannetje moesten staan. Omgekeerd werden de mannen er door hen soms ook wel ingeluisd, hoor. Maar zelf heb ik in het leger nooit problemen ondervonden omdat ik vrouw en lesbisch ben. Ik deed mijn job, en zorgde strikt voor een scheiding tussen mijn werk en mijn privéleven. De periode dat G. en ik in dezelfde kazerne actief waren, had ik de kolonel uitdrukkelijk gevraagd ons nooit in hetzelfde magazijn te laten werken, want dat zou op oorlog zijn uitgedraaid. En ik waakte erover dat we nooit met ons tweeën alleen in de kleedkamer stonden. Er moest altijd iemand bij zijn. Het kon me niet schelen dat iedereen wel wist dat we een koppel waren, ik wou op dat vlak heel voorzichtig zijn. Zoveel decennia later is de maatschappij nogal veranderd: al die

vrouwen die met een bus of een camion rijden, een hoge functie in de zakenwereld hebben, enzovoort. Als ik dan denk aan G. die in Brussel wel was geslaagd in een examen om buschauffeur te worden, maar de job simpelweg niet kreeg omdat ze een vrouw was. Zij trok zich dat niet zo aan – het was nu eenmaal zo – maar in haar plaats zou ik nogal gesakkerd hebben. Net zoals die keer tijdens een warme zomerdag: de mannelijke collega's liepen rond in short en in bloot bovenlijf, terwijl wij in lange broek en T-shirt aan het werk waren. Ik vond dat discriminatie en trok dus naar de commandant: 'Is het toegelaten dat ik straks een kakikleurige bh laat maken en ook in short mag rondlopen?' Nee, dat mocht niet. 'En al die mannen dan? Ik zweet ook hoor.' Om er dan nog een leugentje aan toe te voegen: 'Ik krijg het van al die blote torso's.' Ik was nog niet terug op mijn dienst of alle mannen hadden terug hun kleren aan."

n i e t e v i d e n t

"G. is gescheiden, maar haar ex-man wou terug voor de Kerk kunnen trouwen. Er volgde een procedure voor een kerkelijke rechtbank, en op vraag van mijn vriendin ben ik gaan getuigen. Dat heb ik in alle naïveteit gedaan, en het me achteraf beklaagd. Ik zou het nooit meer doen, voor niemand. Je kan je dat niet voorstellen, hoe die mannen je uitvragen over allerhande intieme zaken. Precies alsof dat nu een rol speelde. Later heeft ze een brief gekregen: dat ze effectief een lesbienne was en nooit nog voor de Kerk zou kunnen huwen. In die jaren met haar zijn we blijven uitgaan, maar minder dan voordien. Ik herinner me onder andere het vrouwencabaret 'Puur en ongezoet'. Hun repertoire was niet mijn genre, maar ik kon hun durf en hun lef wel smaken.

Na negen jaar met G. stak de onrust in mij terug de kop op, en ben ik, met haar medeweten, een relatie gestart met een getrouwde vrouw. Maar vier jaar later is G. vertrokken en vervolgens heeft die andere me meteen ook laten vallen: zolang ik deel van een koppel was, vond ze het veilig voor de buitenwereld – en dus haar gezin en carrière – om bij ons thuis op bezoek te komen, maar eenmaal dat wegviel, werd het te gevaarlijk voor haar. Omdat ik terug alleen was en een tuin miste, heb ik uiteindelijk beslist om te verhuizen naar een deelgemeente van Heist-op-den-Berg. En dan volgde een periode van aanmodderen, met een opeenvolging van korte relaties, belogen worden, enzovoort. Maar als samen-zijn enkel draait rond niet-alleen-zijn, hoeft het voor mij niet. In de praktijk is het in dit boerengat niet eenvoudig om iemand tegen te komen. In Antwerpen moest ik maar de tram nemen, of een paar minuutjes wandelen, om uit te gaan. Nu zou ik elke keer met de camionette naar daar of naar Leuven moeten rijden, en daar heb ik niet veel zin in. Bovendien is dat uitgaansleven zo veranderd: ik ben die donkere kroegen gewoon, waar het rook naar sigaretten, bier en zweet, en met seksuele vibraties, maar die vind je niet meer. De maatpakken zijn ook al verdwenen. Ik heb die overgang meegemaakt, soms van ver, soms van vlakbij, soms heel intens. Is dat geluk of pech? Elke tijd heeft zijn voor- en nadelen. Maar misschien is het nu wat te



Cover van het in 1989 onder een pseudoniem uitgegeven verhaal over een vrouw die na de onverwachte dood van haar vriendin besluit haar verdriet te vergeten in Australië.

makkelijk geworden. Onze vrijheid lijkt een doodgewone aangelegenheid te zijn geworden – al heb ik daar mijn twijfels bij, want duivel en engel blijven om de hoek de situatie beloeren – en jongeren zijn zich niet bewust dat die geen evidentie is, maar te danken aan een heleboel pioniers. Wij moesten er een beetje moeite voor doen. Onlangs heb ik op zolder in een fotoalbum een selfie avant la lettre teruggevonden, waarop mijn vriendin en ik elkaar een kus gaven. Dat was spannend: het fototoestel op een stapel boeken zetten, alles regelen, snel gaan zitten, en nog eens en nog eens,

om dat rolletje vervolgens naar de fotograaf te brengen – die alles zou kunnen zien – en de foto's dan met een klein hartje op te gaan halen. Terwijl nu massa's selfies worden gemaakt, alles online wordt gezet, zonder te weten wie het allemaal gaat zien. Ja, soms ben ik jaloers, maar dan omdat ik geen 20 jaar meer ben, en niet meer zo mooi als vroeger, want hoe je het draait of keert, een mens kijkt toch eerst naar het uiterlijk."

v e e l a l l e e n

"Tegenwoordig ben ik heel veel alleen. Dan ga ik achteraan in de tuin bij mijn kip zitten, genietend van elke zonnestraal. Daardoor heb ik een beetje het gevoel dat ik een oude Afrikaan aan het worden ben. Voorts schrijf ik veel. Tegen mezelf babbelen doe ik niet graag, maar schrijven vind ik plezant. Dat dateert van de tijd op de kostschool: we hadden nog geen telefoon op zak, dus werden er veel brieven geschreven. Dat deed en doe ik nog altijd dolgraag, ook al lijkt dat niet meer van deze tijd. Gedurende de jaren dat ik een socialer leven leidde, was het schrijven wat meer op de achtergrond geraakt. Maar toen dat allemaal is weggefallen, heb ik de draad weer opgeraapt: gedichten, bedenkingen, verhalen, een monoloog..., het maakt niet uit. Een boodschap stop ik er niet in, maar wie mij goed kent, zou er wel vaak autobiografische elementen in kunnen ontdekken. Een saai leven heb ik in elk geval niet gehad. Daarbij ben ik altijd redelijk gevrijwaard gebleven van een ongeluk of miserie. Volgens mij komt dat door mijn engelbewaarder, die oudere vrouw uit mijn jeugd, mijn grote liefde. Ja, zolang ik leef, zal ik het idee van de eeuwige liefde blijven koesteren."

Bart Hellinck

marc pitraerens et paul mestag: 40 années d'une vie de couple homosexuel très en avance sur son temps

l e s a n n é e s d e j e u n e s s e
d e m a r c

Marc naît à la fin de la Seconde Guerre Mondiale, le 7 avril 1944, à la maternité de Halle. Il est enfant unique et passe son enfance et son adolescence dans le Hainaut (pays des collines), et le Brabant Wallon.

Son père était gendarme à Braine-le-Château et puis à Waterloo.

Sa grand-mère maternelle habite une grande maison à plusieurs étages, dans la rue du Duc 55 à Woluwe-St-Pierre.

À la pension du père, à ses 14 ans, la famille part habiter

à Bruxelles auprès d'elle. Les parents occupent désormais l'arrière du rez-de-chaussée. La pièce unique en vitrine côté rue est occupée par un commerce de laine qui sera tenu par la mère de Marc. La rue alors regorgeait de magasins divers, pour être remplacés quelques décennies plus tard par des dépôts ou des logements privés. La grand-mère réside au premier étage, la tante (sœur de la mère de Marc) est au deuxième, et le petit Marc occupe une chambre au dernier étage.

Tous les samedis ou dimanches de l'année 1958, il part avec sa mère en tram visiter l'exposition universelle au Heysel.

v i v r e s o n
h o m o s e x u a l i t é à l ' a u b e
d e s a n n é e s 1 9 6 0

Marc: "Je crois que j'ai toujours été comme cela, louveteau déjà, à Waterloo. À partir de 17 ans, tous les dimanches, je partais dans des bars avec une copine qui habitait rue de la Cambre, parallèle à la rue du Duc. C'est elle qui m'entraînait. Elle n'était pas lesbienne." Était-elle bi?

"Je ne sais pas. On n'en parlait pas à l'époque. Avec cette amie, nous faisons les quatre cents coups, et allions aussi dans un bar ouvert l'après-midi situé près de la Bourse. L'ambiance y était super bonne. J'ai été introduit dans le milieu homosexuel par une dame bisexuelle qui connaissait les homosexuels. Le premier bar où j'ai été se trouvait dans la Galerie des Princes et s'appelait 'Le Club'(1). Il fallait être parrainé pour y entrer, mais ils ne le faisaient pas sentir. C'était connu. À l'époque il n'y avait pas d'hétéros dans ce bar-là. Contrairement à celui qui se trouvait à la place des Martyrs, au coin de la rue qui allait vers la rue Neuve.

Nous aimions beaucoup nous rendre au Club. C'était une élite qui



Marc et Paul.

s'y rendait, avec cravate et costard. Tous les gars étaient cultivés et aimaient l'art. J'ai pu y entrer alors que je n'avais pas 18 ans. J'y étais bien reçu, comme une vedette. Celui qui le tenait, prenait le même tram que moi tous les jours. Je l'ai reconnu là-bas, au bar. Je n'ai jamais eu de rapports avec lui.

Je partais en tram pour aller au Club, et ensuite j'allais dans les bars de la rue des Bouchers. Il y avait auparavant plein de bars tout le long de la rue des Bouchers jusqu'aux Galeries St-Hubert. L'un d'eux était tenu par une maman dont le fils était homosexuel. Elle me demandait de l'appeler 'maman'. C'était étrange.

Durant la même période, il y avait des bars dans l'Impasse de la Fidélité. À côté de l'actuelle statue de Jeanneke Pis se trouvait un grand bar, très profond, avec un grand couloir. On galopait pour sauter assis sur le bar. Je devais avoir vingt ans. J'étais un chouette ket, et j'ai eu pas mal de succès.

On allait dans les bars gays plus pour l'ambiance que pour des rencontres. C'est ce que j'ai comme impression. Si tu voulais une rencontre, vite fait bien fait, tu allais au Cinquantenaire, bien plus qu'au Parc Royal. Pas au Mont-des-Arts. Il y avait au Cinquantenaire bien plus de petits chemins, et tu pouvais te cacher. Dès qu'il y a une pissotière dans un parc, tu peux être sûr qu'il y a des rencontres. Parfois tu rencontrais au Cinquantenaire quelqu'un pour tirer un coup, parfois sans dire un mot. Et puis tu pouvais tomber dessus, dans un bar, habillé alors très chic."

Vous vous parliez alors quand vous vous reconnaissiez au bar?

"Plutôt pas. Au bar on aimait autant ne pas en parler. Une seule fois, c'est arrivé. Je lui ai demandé 'On se connaît d'où?' et il m'a fait un gros clin d'œil. Il était franc. C'est devenu un copain."

u n e r e l a t i o n
h o m o s e x u e l l e i n t e n s e

Marc: "J'avais des principes, et je n'ai jamais couché avec un homme marié. Si sa femme ne le savait pas, je ne couchais pas avec lui.

Ma grande histoire alors, cela a été avec Colin Graham. C'était un metteur en scène anglais, qui avait 13 ans de plus que moi."

Colin Graham, né en 1931, était un metteur en scène d'opéra, de théâtre et de télévision. Au moment où Marc le rencontre, il est très connu déjà en Grande-Bretagne et dans le reste de l'Europe. Il est venu en Belgique, à Bruxelles, mettre en scène durant quelques mois une pièce d'opéra de Strauss au Théâtre Royal de la Monnaie. En effet, durant les années 1950, 1960 et 1970, il est invité par les plus grands opéras européens, et Bruxelles va l'accueillir à bras ouverts.

Marc poursuit: "J'étais alors étudiant à l'université. C'était la Saint-Verhaegen, et j'avais un bon verre dans le nez. Je rentre à l'Opéra de la Monnaie, parce que j'avais besoin de sous. Je veux devenir figurant. Le gars qui m'accueille regarde mes jambes et me demande de les dénuder. Il semble visiblement satisfait parce que je n'aurai pas à avoir à porter deux couches de bas pour étoffer le pantalon lors des

représentations. En général les hommes ont les jambes trop minces. J'obtiens de figurer dans une pièce d'opéra. Et après une dizaine de représentations, une relation s'est établie avec Colin. Il est tombé amoureux de moi, et je suis parti habiter avec lui à Londres. J'y ai rencontré Benjamin Britten, qui était très ami avec Colin."

Considéré comme un des plus grands compositeurs britanniques, Benjamin Britten était ouvertement homosexuel. Né en 1913, il compose déjà à 25 ans la musique de scène de L'Aigle à deux têtes de Jean Cocteau.(2) Britten avait sa propre petite compagnie d'opéra, le English Opera Group (EOG), des années 1950 aux années 70.(3) C'est dans ce cadre que dès le début de sa carrière, Graham Colin travaille en association étroite avec Benjamin Britten. Il dirigera toutes les mises en scène du compositeur (à une exception près), en ce compris toutes les premières mondiales de ses œuvres après 1954.(4) Graham dirigera notamment l'opéra Mort à Venise en 1973. Cette très proche collaboration lui permettra d'être révélé et acclamé très vite dans sa carrière.(5)

À la fin de cette relation brève mais intense avec Colin, qui a duré deux mois, Marc rentre à Bruxelles et y refait le tour des bars. Avec le temps qui passe, certains bars changent ou disparaissent. De nouveaux s'installent. Côté 'spectacles travestis', Marc évoque encore Le Grand Escalier dans la rue au Beurre, près de la Grand-Place, dont le patron ouvrira plus tard un cabaret à Cannes.

p é r i o d e d e s m a r i a g e s

Marc se marie "sur le tard" en 1976, à Petit-Enghien, et s'y installe. Pourquoi t'es-tu marié alors que tu avais déjà vécu ton homosexualité? "J'ai toujours eu des petites amies. Au moment où je suis devenu homosexuel, j'avais une petite-amie, qui a bien réagi, et je la vois toujours. Nous continuions à avoir une petite relation de temps en temps. Côté sexuel, c'est/c'était toujours très compliqué. J'avais toujours peur de ne pas satisfaire les femmes. Quand je me suis marié, je savais que j'avais cette tendance. Marié, j'ai continué à sortir dans les bars, une fois par mois, sans qu'il y ait de rapport sexuel, parce que j'étais marié. J'allais au bar Duquesnoy depuis 1974-1975."

Paul naît le 10 juillet 1951 à la clinique d'Etterbeek, et habite depuis toujours à Bruxelles. Il se marie à 22 ans.

"En réfléchissant bien, je peux dire que j'avais eu deux attirances platoniques. Lorsque j'étais en formation quelques semaines au Maroc avec d'autres collègues banquiers, nous logions dans le même hôtel et étions entre nous, loin de la Belgique. Nous passions beaucoup de moments et de soirées à discuter ensemble. J'y ai été attiré par un collègue. Et une autre fois, par un autre collègue, marié lui aussi, avec qui on a envisagé de construire ensemble. C'était l'époque des grandes constructions à Louvain-La-Neuve. Mais je ne me posais pas de question. J'étais hétéro, marié, avec des enfants."

Et puis vous vous êtes connus tous les deux. Comment s'est passée votre rencontre?

Marc: "Nous nous sommes rencontrés en 1979. Paul était devenu mon



Paul.

chef, un directeur d'agence bancaire à 27 ans. Son jeune âge n'a pas attiré beaucoup de sympathie de la part des autres collaborateurs de l'agence."

Paul: "Je venais d'arriver."

Marc: "Oui, et j'avais pris ta défense. Pour moi, cela a été le coup de foudre. Et pourtant Paul n'est pas du tout mon type.

Je cherche plutôt le côté baraqué, costaud, poilu. Le sexe avec les hommes, c'est un truc qui va vite, et je m'en fous avec qui c'est. Il y en a avec qui je n'ai jamais parlé. Paul, lui, est à l'opposé de tout cela." Marc invitait régulièrement des collègues et leur famille chez lui. Il invite ainsi Paul, son épouse et ses enfants, et tout le monde fait petit à petit connaissance.

Paul reprend: "C'est Marc qui a déclenché quelque chose qui devait être sous-jacent, inconscient. On s'invitait les uns chez les autres, comme d'autres collègues. Nos femmes sont allées voir des spectacles ensemble avec les enfants, comme Chantal Goya. Les choses se sont passées de manière progressive. Et puis Marc a été provocant une fois. Il a ouvert la porte en peignoir, et cela a basculé. Les choses étaient claires et nettes. On s'est fait remonter les bretelles par la mère de Marc, qui s'est bien doutée de quelque chose, parce que les rideaux étaient restés fermés.

Mon épouse n'était pas très gentille, et un jour elle a dénoncé à Marc la relation que sa femme avait avec un collaborateur avec qui elle travaillait. En fait Marc et moi sortions déjà ensemble, mais sans aucun contact sexuel. Alors que je ne sortais jamais, je me suis mis à sortir tout le temps, à passer la nuit ailleurs, à sortir dans les bars. Il est arrivé que nous louions une chambre du côté de St-Géry.

Ensuite, tout s'est passé assez vite. Nous nous sommes mis ensemble en 1982, dans un petit meublé que Marc avait loué rue Stevin. Temporairement d'abord, parce qu'il y a eu la tentative de suicide de ma femme, et la journée passée à l'hôpital. Je suis resté quelques mois, pour les gosses.

Et puis, dès l'année 1983, Marc et moi sommes définitivement allés vivre ensemble à Ixelles, dans un endroit où nous pouvions aussi loger les enfants. Avec ma femme, nous avons trouvé un arrangement à l'amiable, une convention de séparation via le Centre de Planning Familial. J'ai emporté un tableau et mes costumes. Ma femme est restée dans la maison, et je continuais à payer la moitié du remboursement du prêt hypothécaire, et pour moitié les gros frais des enfants (vacances, soins médicaux...). Et puis le temps a passé."

u n e r e l a t i o n o u v e r t e
a v e c l e s e n f a n t s e t
t o u t l e m o n d e

Paul: "Comme je le vois, après, c'est amusant au fond. Vers 1978 déjà, ma belle-mère venait passer l'après-midi, et moi je repassais son linge et celui de mon beau-frère. Et ma femme et sa mère parlaient entre elles. Elles discutaient, et moi je repassais. Et avec Marc, les week-ends d'enfants... Combien de fois ne sommes-nous pas partis avec les enfants, des quinzaines de jours, et une semaine à la Noël, toujours à la mer. Jusqu'en 1992-1993, et pour le dernier, jusqu'en 1996."

La modernité relationnelle de Paul et Marc est frappante. Les séparations ou divorces de couples hétérosexuels se passent souvent mal, dans un monde qui fait du mariage exclusivement hétérosexuel

une norme à vivre dès le début de la vingtaine. Divorcer reste un droit qui n'est pas encore rentré dans les mœurs, et reste une bataille qui demande plusieurs années pour en obtenir l'aboutissement. Le divorce est très mal vu, en particulier dans la bourgeoisie catholique. Paul ne réussira à divorcer qu'en 2006.

Dès le départ, Paul – père de trois enfants – et Marc – père de deux filles – ne cachent rien à leur progéniture sur la nature de leur relation. Ni d'ailleurs au reste de leur entourage. Ils "vivent ensemble" (avec les enfants un week-end sur deux), partent régulièrement "en famille".

Marc: "Tu sais, nous n'étions pas les seuls. Nous avons connu deux autres couples d'hommes qui vivaient avec leurs enfants. Nous vivions ensemble, avec des enfants, tout à fait normalement. Et du coup cela a passé."

Et pourtant, sociologiquement parlant, ce que vivent Paul et Marc est tout à fait exceptionnel. L'homosexualité est alors encore toujours considérée comme une maladie par l'Organisation Mondiale de la Santé (jusqu'en 1990), et est peu tolérée dans une société qui est non seulement réprobatrice, mais surtout répressive moralement à ce niveau, puisqu'elle juge l'homosexualité amoral de surcroît.

Lorsque ses filles avaient 12 et 14 ans, Marc, parent extrêmement moderne et ouvert, décide de leur en parler de suite: "Je dois vous dire quelque chose." Et avant que Marc puisse poursuivre, ses filles rétorquent: "Si c'est pour nous dire que tu es homosexuel. On le savait." Depuis lors, les méthodes sociales tout à fait innovantes que va appliquer ce couple homosexuel hors du commun, vont se poursuivre. Quand les enfants, plus tard, auront leur copains ou copines, de suite Marc et Paul envoient une invitation aux futurs beaux-parents pour faire connaissance: "Ainsi ils savaient de suite ce qu'il en était. Notre vie n'était pas le premier de leur choix, évidemment. Mais ensuite, cela allait." Aucun secret non plus, pour les petits-enfants: "tout leur semble naturel".



Paul.

j e n e v a i s j a m a i s
p o r t e r u n d r a p e a u
a r c - e n - c i e l , m a i s j e
l e v i s

Les gens se sont avérés être plutôt tolérants avec Paul et Marc.

Marc: "Je ne vais jamais porter un drapeau arc-en-ciel, mais je le vis. Les gens hétéros sont d'abord curieux, ensuite copains. Jamais nous n'avons eu de vraie opposition. Les gens changent d'état d'esprit (vers du positif), après avoir eu contact avec nous, après un repas à la maison. Nous parlons ouvertement, au médecin, à tout le monde. Comment nous dormons ensemble, qui prend plus de place dans le lit... Cela ne m'effleure même pas l'esprit."

Paul relate un seul cas de franche hostilité, quand au moment de régler l'addition dans un restaurant il est pris à partie par un couple d'hétéros, alors que Marc vient de sortir. Et même dans ce cas, le patron prend sa défense.

Marc au fil de l'interview relate tout de même que certaines attitudes sont cependant assez lourdes et désagréables, mais les lie à la personnalité de certaines personnes du voisinage.

à w o l u w e - s a i n t - p i e r r e ,
l e s g e n s r a f f o l e n t
d e s ' s p e c t a c l e s d e
t r a v e s t i s ' d o n n é s d a n s
u n c a f é d e q u a r t i e r

C'était le public habituel d'un minuscule café qui venait aux 'shows de travestis', situé au coin de la rue J.G.Martin et de la rue de la Cambre à Woluwe-Saint-Pierre. Paul et Marc verront trois ou quatre spectacles, qui étaient donnés occasionnellement, au gré des envies de la patronne. Marc: "Les shows avaient beaucoup de succès. Les travestis devaient se changer dans la cage d'escalier de l'immeuble, les pauvres. Les spectacles étaient très soignés, pas du tout vulgaires. Avec la patronne du café, nous sommes aussi partis à Charleroi pour aller dans des bars où il y avait des spectacles."

l e d é c l i n d ' u n e
c e r t a i n e a t m o s p h è r e
d a n s l e s b a r s
h o m o s e x u e l s d u
c e n t r e - v i l l e

Marc: "À la rue du Midi, à la place de la Vieille Halle aux Blés, il y avait Homo Erectus, qui existe depuis 25-30 ans."

Le ton de voix change, et devient désappointé. Paul et Marc vont évoquer le "profond changement d'ambiance" des dernières années: "Tu avais l'impression qu'ils te jugeaient au look, surtout pour la braguette et le porte-monnaie."

Au fil du temps, Marc et Paul fréquentent de moins en moins les autres bars et clubs habituels, dont ils déplorent l'évolution.

l e s v a c a n c e s e n
f r a n c e , e t l e s s o r t i e s
a u c a p d ' a g d e

Paul: "Les gens pensent encore toujours que nous sommes des frères, tous deux barbus, et chauves. Maintenant nous ne connaissons plus de couples homosexuels, sauf en vacances."

Paul décrit des personnes qui fréquentent leur lieu de sortie au Look, au Cap d'Agde, en France, quand avec Marc, ils y vont tous deux en vacances.

"C'est très gay, et il y a beaucoup de couples hétéros aussi. Nous sommes devenus amis avec les patrons. Il y avait aussi 'Marie du Cap d'Agde'. Il/elle disait ouvertement qu'il était transexuel. Ma mère qui l'a rencontrée, trouvait que c'était une belle femme et ne s'était aperçue de rien jusqu'au moment où je lui ai expliqué."

Marc: "Nous avons connu Marie, avant, quand il était sans cheveux. D'avoir pris des hormones, des cheveux blonds ont poussé. Marie est d'origine Parisienne et se rendait au Cap d'Agde pour ses vacances. Elle a fait une opération et a pris des médicaments. Pendant plus de 20 ans, elle a fait attention à tout, ses cheveux étaient toujours impeccables. Et pourtant, il a été auparavant marié deux fois, et a chaque fois eu un enfant. Et depuis toujours, Marie venait en tailleur Chanel, en manteau de fourrure. Elle était antiquaire. Malgré une démarche quelque peu lourde, elle était très bien. Elle a à présent 75 ans, et en vieillissant cela devient plus difficile. Elle est venue à Bruxelles pour mes expositions, et m'a aussi acheté un tableau." Une autre habitué.e est Emma qui est, précise Marc, "travesti: travaille en garçon, et sort en fille. Beau des deux côtés. Avec de très gros problèmes psychologiques, une impossibilité de se situer. Il a fait beaucoup de déprimés, alors qu'il n'a même pas quarante ans. Il y en avait encore d'autres, comme cet homme qui s'habille en femme, costaud et viril en journée, et avec une épouse, et le soir il vient en fille." Marc et Paul continuent à sortir au Cap d'Agde, même si, disent-ils, "ce n'est pas toujours réussi, et que cela devient parfois provocant ou triste. Cela permet d'aller quelque part."



Une des peintures de Marc.

m a r c , u n a r t i s t e , u n
p e i n t r e

Marc dessine depuis son plus jeune âge. Il désire faire la Cambre ou les Beaux-Arts, mais il lui est bien signifié très vite que "ce n'était pas une situation". Ce n'est donc que dans la quarantaine, que la fibre artistique de Marc Pitraerens pourra véritablement se développer. En 1985, il commence à suivre des cours de peinture à l'Académie des

Arts de Woluwe-Saint-Pierre. Et c'est "par hasard", dira-t-il, qu'il expose peu après pour la première fois, à St-Idesbald. Doué, Marc enchaîne très vite les expositions à Bruxelles, notamment au Sablon et à Koekelberg, et bien sûr à Woluwe-Saint-



Marc au travail.

Pierre à maintes reprises.

Peintre abstrait(6), Marc parfait sa technique déjà très maîtrisée auprès de maîtres tel.le.s qu'André Goffin et ensuite Maya Van Bellinghen. Tous les outils sont bons pour peindre. Outre le pinceau ou la spatule, le peintre utilise "ses doigts, une brosse à dents, tamponne, tout est bon."(7)

Il ouvre un atelier de peinture qui occupe à présent tout le rez-de-chaussée de la maison familiale, à la rue du Duc 55. Il a hérité de la maison, et c'est à présent Paul et lui-même qui l'occupent entièrement. L'atelier est fréquenté plusieurs fois par semaine par des élèves assidu.e.s. Voir le magnifique rez-de-chaussée artistiquement décoré et garni de multiples peintures et œuvres d'art, fait le plaisir du voisinage qui arpente les trottoirs. Un quartier très au fait de ce couple homosexuel si charmant et intéressant.

Marian Lens

(1) Au-dessus de l'actuel magasin Delvaux.

(2) Egalement chef d'orchestre, altiste et pianiste.

(3) <https://www.theguardian.com/news/2007/apr/10/guardianobituaries.musicnews>.

(4) https://en.wikipedia.org/wiki/Colin_Graham.

(5) https://www.operanews.com/Opera_News_Magazine/2007/4/News/Colin_Graham_75_Celebrated_Opera_Director_and_OTSL_Artistic_Director_Has_Died.html.

(6) <https://www.marcpitraerens.be>.

(7) Catalogue-CV d'exposition.

het fonds in 2019

Het voorbije jaar zijn opnieuw veel meer personen en instanties bij het Fonds komen aankloppen met informatieve vragen of met het oog op het ontlenen van documenten voor tentoonstellingen: de stijging die al een hele tijd geleden is gestart, houdt dus aan.

In het kader van de actie voor meer vrouwelijke straatnamen stond Suzan Daniel zelf een hele tijd in de kijker, ook van de media. In september jl. is ondertussen in Brussel gestart met (de voorbereidende werken voor) de bouw van een 60 meter lange brug over het kanaal, die het Noordstation met de Tour & Taxis-site zal verbinden voor voetgangers, fietsers en openbaar vervoer. En dankzij een internetstemming is beslist dat die brug de naam van Suzan Daniel zal dragen. Twee maand eerder, vlak voor de start van de Ronde van Frankrijk, is in de onmiddellijke omgeving al de Willy De Bruynstraat ingehuldigd, vernoemd naar de intersekse atleet die in de jaren '30 als Elvire wereldkampioene wielrennen was geworden. De aandacht die het Fonds hieraan in het verleden heeft besteed, en de zeldzame postkaarten in onze collectie, hebben hiertoe zeker bijgedragen.

Anderen waren op zoek naar informatie over onder meer het flickerkamp in Montaigne de Quercy (1977), het tijdschrift *De Janet*, het thema kinderwens, het discours over relatievormen en de heteronorm, de Rooie



Delen van de tentoonstellingen over de strijd tegen hiv/aids, en over 40 jaar filmfestivals in Brussel

Vlinder, 50 jaar Driekant, de openstelling van het burgerlijk huwelijk, de geschiedenis van de Pride, transpersonen in de literatuur, of voor de uitwerking van een paar historische stadswandelingen.

Documenten, of reproducties ervan, uit onze collectie waren te zien in verschillende tentoonstellingen: over Conrad Detrez (in het kader van de Belgische solidariteitsbewegingen met Latijns-Amerika vanaf 1960), over het eerste decennium van de strijd tegen hiv/aids (naar aanleiding van de vertoning van *Angels in America* in Het Toneelhuis), over 40 jaar holebi- en trans filmfestivals in Brussel (in het kader van Pink Screens), evenals andere initiatieven – fysiek of online – naar aanleiding van de Belgian Pride, het Antwerp Queer Arts Festival, 25 jaar Wel Jong Niet Hetero, 20 jaar Casa Rosa, de geschiedenis van de Groupe Libération Homosexuels en van het Kunsten Centrum Vooruit, en Wereld Aids Dag (Actions Plus van het Plateforme Prévention Sida).

Ook verleende het Fonds haar medewerking aan een studiedag ter herdenking van ULB-professor Michel Vincineau (1937-2017). Voorts zijn we als partner betrokken bij een project van het Archiefcentrum voor Vrouwengeschiedenis over het erfgoed van vijftig jaar feministische strijd, dat onder meer in 2020 moet uitmonden in een reizende tentoonstelling. In mei en juni zijn in het kader van dat project



Impressies van het op onze opendeurdag getoonde materiaal.

reeds twee heel geslaagde uitwisselingsdagen – een Nederlandstalige en een Franstalige – georganiseerd.

Eind juni was het Fonds dan weer vertegenwoordigd op de conferentie van LGBTQ archieven, bibliotheken en musea in Berlijn. De bijeenkomst vond plaats in het Haus der Kulturen der Welt, op de plaats waar Magnus Hirschfeld een eeuw geleden het Institut für Sexualwissenschaft heeft opgericht. Ongeveer 400 personen, afkomstig van over de hele wereld – van Australië tot Argentinië, van Zuid-Afrika tot Tunesië en Rusland, van Taiwan tot Canada... – woonden de driedaagse conferentie bij. Het overvolle programma, met vooral tientallen presentaties en filmvertoningen, heeft alvast weer heel wat inspiratie opgeleverd.

En midden oktober organiseerden we eindelijk opnieuw een opendeurdag. In de lokalen van een van onze partnerinstellingen toonden we een heel gevarieerde selectie uit onze schatkamers. Het liet ons toe onze werking concreet toe te lichten, en eigenlijk meteen ook het leven van homo's, lesbiennes, biseksuelen en transgenders in ons land gedurende de voorbije 85 jaar.



Feest in de jaren '80 in café Strange.

aanwinsten en verwerking

Al het voorgaande eiste natuurlijk veel tijd en energie op. Gezien de (te) beperkte groep vrijwillig(st)ers betekent dit onvermijdelijk dat op andere vlakken, zoals de prospectie en de verwerking, minder vooruitgang kon worden geboekt. Toch kunnen we ook daar resultaten voorleggen.

In de vorige nieuwsbrief is aangekondigd dat het Fonds extra inspanningen wil leveren rond het erfgoed van het uitgaansleven, om het belang van dat materiaal te benadrukken en de eigenaars ervan te overtuigen het niet verloren te laten gaan. Ook al gaat het trager dan we eigenlijk zouden willen, toch mochten we reeds enkele aanwinsten verwelkomen, zij het enkel nog maar uit Antwerpen. Zo is er een prachtige sticker van de in de jaren '60 in matrozenkringen wereldwijd beruchte Antwerpse travestiebar Danny's Bar; een sleutel uit de voormalige sauna Macho; een reeks foto's van het vroegere café De Valkenier op de Groenplaats dat begin jaren '80 vooral op zondag veel homo's over de vloer kreeg; en archivalia van de Christopher Street... Met dank aan het MAS ontvingen we eveneens een duizendtal dia's van café Strange, de oudste nog bestaande homobar in Antwerpen. Dankzij Paul is deze collectie onmiddellijk geordend en ingescand. Intussen is ook gestart met een project met als doel geleidelijk aan alle bestaande holebizaken (bars, sauna's, winkels...) te fotograferen.



In de eerste helft van de jaren '90, nog voor de oprichting van het Fonds, zijn de archieven van het eerste decennium van het Lesbies Doe Front (onder andere organisator van de jaarlijkse Lesbiënnedag) en van de redactie van het lesbisch tijdschrift *Vrouwenwoorden* overgedragen aan het Internationaal Informatiecentrum en Archief voor de Vrouwenbeweging – nu Atria – in Amsterdam. Doorheen de jaren kregen we al enkele keren te horen dat het toch wel jammer is dat die bestanden relatief zo ver weg zitten. Het bovenvermelde project rond het erfgoed van vijftig jaar feministische strijd leek een ideaal moment om dat materiaal, met de steun van de toenmalige boegbeelden, terug te vragen... en midden november is het overgebracht. Voortaan maakt het dus deel uit van de collectie van het Fonds! We danken



Ann en Marleen bij de overdracht in Amsterdam, met in het midden Atria-archivaris Annette Mevis.

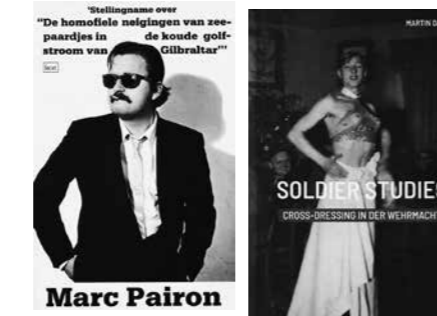
vanzelfsprekend de collega's van Atria voor die snelle beslissing én voor de zorg die ze de hele tijd aan die archivalia hebben besteed. Voorts ontvingen we archivalia van de 'secteur parents' van Tels Quels (voor ouders van holebi's), van Ecolo Nous Prend Homo, van de federatie van FORT-groepen, evenals de opnames van ruim 200 uitzendingen van het programma Chroniques mutantes op Radio Panik, zijnde "une émission queer, riot grrrlz, transpédégouine, anarchiste, punk et féministe". En er waren aanvullingen bij de bestanden van onder meer Enig Verschil, Active Company, Ria Convents en çavaria, naast enkele autoladingen met tijdschriften, boeken, 'los materiaal', programmaboekjes, gidsen, catalogi, gadgets, dvd's...



Wat betreft de ontsluiting van de collectie is, naast de voortdurende inspanningen voor de verwerking van bibliothecalia en de collectie 'los materiaal', en het ordenen van de dia's van café Strange, de inventarisatie van het archief van Antenne Rose/Tels Quels tegen de verwachtingen in nog niet kunnen worden afgerond. De vele infovragen en het opduiken van aanvullingen hebben daarbij zeker een rol gespeeld, maar de verklaring ligt toch hoofdzakelijk bij de slechte materiële staat (schimmels en dergelijke) van een heel groot deel van die documenten: de behandeling ervan is immers een tijdsintensief proces.

Tot slot dankt het Fonds graag alle vrijwillig(st)ers en anderen die ons op een of andere manier helpen bij het redden en valoriseren van zoveel mogelijk van ons erfgoed! Extra medewerk(st)ers zijn vanzelfsprekend steeds meer dan welkom.

BH



Enkele van de nieuwe publicaties.

naar af

h e l p

Het Fonds kan steeds bijkomende medewerk(st)ers gebruiken. Wil u helpen bij de ontsluiting van onze collectie affiches? Hebt u zin in een project mondelinge geschiedenis? Of eerder in een fotoproject? Ziet u iets in het archiveren van websites? Of fuift u gewoon graag? Voor elk van u hebben we wel een taak klaarliggen...

Het Fonds financieel steunen kan natuurlijk ook! Bijvoorbeeld door lid te worden. Op die manier wordt u steeds op de hoogte gehouden van onze werking. Meer informatie vindt u op pagina 2.

à s a u v e r

Il y a encore beaucoup de matériel qui doit être sauvé. Aidez-nous. Vous avez du matériel concernant l'homosexualité ou le lesbianisme (brochures, affiches, périodiques, photos, lettres,...) et vous désirez vous en débarrasser? Ou de le mettre en valeur en nous le léguant? N'hésitez pas, contactez-nous.

r e d d i n g s b o e i

Het Fonds Suzan Daniel heeft al heel wat kunnen redden. Toch blijft het een peulenschil in vergelijking met de massa materiaal waarin het Fonds is geïnteresseerd. Materiaal dat er thuishoort. Materiaal dat het meer dan waard is bewaard te blijven. Gooi dus a.u.b. voortaan niks meer zomaar weg. Geef ons eerst een seintje.



Een cartoon van Christopher Street, overgenomen in GAY (1980) 24, p.10.

inhoudstafel

- 3 the international tribunal on crimes against women
- 6 zeven jaar in een 'boerderij' in het schipperskwartier
- 12 het ontstaan van de leuvense studentenwerkgroep homofilie in 1969
- 16 regard pluriel (1981-1983), un groupe d'action pour débloquer des inégalités
- 20 terugblik op een woelig leven
- 24 marc pitraerens et paul mestag: 40 années d'une vie de couple homosexuel très en avance sur son temps
- 28 het fonds in 2019

"Ik ben gelijk een circuspaard: als het de trompet hoort, dan begint het te steigeren. En nog altijd. Ik kan me nog altijd kwaad maken (...)
[Heb je het gevoel dat je met slechte papieren aan de start bent gekomen?] Nee, ik ben met moeilijke kaarten aan de start gekomen, maar zelfs met moeilijke kaarten moet je nog zien dat je zoveel mogelijk troeven maakt. En dat heb ik gedaan.
[En wat waren uw troeven?] Dat ik altijd werkte voor iedereen, en zeker voor de homo's. Dat waren mijn naasten. En daar deed ik alles voor."

Pionier Paul Rademakers, geïnterviewd door Xavier Taveirne, in de eerste uitzending van het tv-programma 'Voor de mannen', eind 2018.

english digest

In March 1976, the International Tribunal on Crimes against Women was held in Brussels. Marian Lens examines this major event, attended by two thousand women, and points out the lack of interest at the time from many Belgian feminists and lesbians.

During the sixties, Fanny Colman worked as one of many cross-dressers in The Farm, in Antwerp's red-light district. Now she reflects upon her youth, some of the numerous memorable moments in that bar (colleagues, clients...) and her career switch to running a flower shop.

Driekant in Leuven is Belgium's oldest existing gay group. Bert and Stefaan, the two main founders of the student group LSWH, as it was called during the seventies, look back upon its origin and the context in which they decided to make that first move in 1969.

Regard Pluriel (1981-1983) was a Brussels-based "action group against sexual repression". Guillaume Spies and Jean Canivet, two of its founders, reminisce about the start and the demise of the small group, its message of love, respect and joy of life, and the importance of having fun.

Germaine Nys has lived a rather turbulent life. She spent most of her early childhood in what is now the capital of Burundi. Aged 7, she returned to Belgium, always longing for the freedom she had experienced in Africa. Now she tells her life story, which includes restless years in Antwerp's lesbian and gay bars, joining the army, and her current isolated existence in a small village.

Marian Lens sat down with artist Marc Pitraerens and Paul Mestag, his partner for almost 40 years. When they met, both were married, even though Marc had had a lot of homosexual encounters and had lived a couple of months in London with stage director Colin Graham. Since 1982, Marc and Paul have lived very openly as a gay couple.

*brochures boeken livres tijdschriften périodique krantenknipsels
coupures de presse elpees albums cd's dvd's disquettes compact cassettes
videobanden dia's diapositives films affiches vlaggen drapeaux
spandoeken banderoles prentkaarten cartes postales brievens lettres
promotiemateriaal document de promotion gadgets t-shirts databases
bases de données négatifs verhandelingen mémoires négatifs
negatifs vernieuwingsverenigingen verslagen comptes rendus des
réunions folders dépliant brochures boeken livres tijdschriften*



fonds **suzan daniel**

holebi en trans* archief en documentatiecentrum
archives et centre de documentation LGBT*

we verzamelen alles... bel, schrijf of mail ons
nous rassemblons tout... n'hésitez pas á nous contacter

p/a H. Frère-Orbanlaan 510 B-9000 Gent/Gand

info@fondssuzandaniel.be

www.fondssuzandaniel.be

09-223.58.79

rek.nr./n° de compte BE36 0682 1501 5681

*gadgetes t-shirts databases bases de données disquettes disquettes
pamfletten tracts négatifs verhandelingen mémoires
verslagen comptes rendus réunions folders dépliant brochures
boeken livres tijdschriften krantenknipsels coupures de
presse elpees albums cd's dvd's disquettes compact cassettes videobanden
dia's diapositives films affiches vlaggen drapeaux
spandoeken
banderoles prentkaarten carte postales brievens lettres*